

Le culte
perdure
encore dans
son moulin

PARIS
MATCH

**SHOWMAN
ABSOLU**

**SÉDUCTEUR
COMPULSIF**

**BUSINESSMAN
REDOUTABLE**

**PAPA CHANTEUR,
PAPA ABSENT**

Par Claude François Junior



Le récit de
ses derniers
instants

**Le mystère
Claude
François**



OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE DE PARIS MATCH

VENTES DE NOS PLUS BELLES PHOTOS



BOUTIQUE
PHOTOS

photos.parismatch.com

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiées dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0927 C 82071. ISSN 2826-3472.

Dépôt légal : octobre 2024 /

© Paris Match 2024.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente : Marie Renoir-Couteau.

Directrice déléguée Pôle Presse :

Constance Paugam.

Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 0187154920.

CLAUDE FRANÇOIS L'ÉTOILE QUI NE S'ÉTEINT PAS

PAR ROMAIN CLERGEAT

Certains artistes marquent leur époque. D'autres, plus rares, la transcendent. Claude François appartient indéniablement à cette seconde catégorie. Quarante-six ans après sa disparition tragique, le 11 mars 1978, Cloclo continue de fasciner, d'intriguer et même de faire danser. Y compris ceux qui ne l'ont jamais connu.

Comment expliquer la longévité de cet artiste dont la carrière n'a duré que seize ans ? Ce qui frappe d'abord, c'est la capacité de son répertoire à rester d'actualité. Ses tubes, de « Belles ! Belles ! », « Je vais à Rio », « Belinda », « Le téléphone pleure » à « Magnolias for Ever », en passant par « Comme d'habitude » (devenu le standard international « My Way »), semblent imperméables au passage du temps. Ils continuent d'être diffusés, repris, remixés, utilisés dans des films ou des publicités.

Mais au-delà de sa musique, c'est toute une imagerie qui perdure : les costumes pailletés, les chorégraphies millimétrées avec les Clodettes, le sourire éclatant et l'énergie débordante. Tout cela est fréquemment imité. Notamment par la kyrielle de sosies qui semblent se renouveler inlassablement.

En outre, sa mort brutale à l'âge de 39 ans a contribué à figer son image dans une éternelle jeunesse.

Le mythe Claude François s'est aussi construit sur d'intéressantes contradictions. D'un côté, l'image du chanteur populaire. De l'autre, celle d'un artiste perfectionniste, exigeant, voire oppressant avec son entourage. Cette dualité entre l'homme public, sympathique, et l'homme privé, parfois imbuvable, continue d'intriguer.

Son attrait revendiqué pour les très jeunes femmes, ses relations parfois tumultueuses avec ses compagnes et ses collaborateurs, son comportement parfois qualifié de tyrannique sont autant de zones d'ombre qui, loin d'éteindre l'intérêt pour le chanteur, semblent au contraire alimenter la fascination.

Bien avant que le concept d'artiste-entrepreneur ne devienne à la mode, il avait compris l'importance de maîtriser tous les aspects de sa carrière.

La persistance de sa popularité tient aussi au fait qu'il incarne, pour beaucoup, une certaine idée de la France des Trente Glorieuses. Ses chansons, souvent légères et optimistes, évoquent une insouciance qui contraste avec les préoccupations actuelles. Pour les plus jeunes, il représente un idéal fantasmé des années 1960-1970, une époque qu'ils n'ont pas connue mais qu'ils imaginent merveilleuse, à travers ses chansons et son image.

Cependant, la persistance du mythe Claude François n'est pas exempte de questionnements, voire de controverses. À l'heure du mouvement #MeToo, certains aspects de sa vie et de sa carrière sont aujourd'hui regardés d'un œil critique.

Le phénomène des supernovae est bien connu des astronomes. Lorsqu'une étoile meurt, elle peut surpasser en luminosité toute une galaxie, émettant autant d'énergie que le Soleil en produirait sur toute sa vie.

Claude François incarne la supernova de la chanson française : une carrière fulgurante qui a explosé en un éclat éblouissant et dont la lumière continue de nous parvenir décennie après décennie. ■



En studio, en 1973.
Sous l'objectif d'un photographe maison,
Benjamin Auger.

CRÉDITS PHOTO Couverture: Benjamin Auger. P. 3: DR. P. 4 et 5: B. Leloup. P. 6 et 7: Picot/Gamma-Rapho. P. 8 et 9: Starface, J.-C. Deutsch. P. 10 et 11: B. Auger. P. 12 et 13: B. Leloup. P. 16 et 17: J.-P. Biot. P. 18 et 19: B. Auger. P. 20 et 21: Sipa, R. Vital, G. Géry. P. 23: J.-M. Périer. P. 24 et 25: B. Leloup. P. 26 et 27: Starface, J.-J. Damour. P. 28 et 29: J.-J. Damour. P. 30 et 31: Christophe Lecoeuvre Photothèque. P. 32 et 33: C. Deville/Sipa, DR. P. 34 et 35: G. Géry. P. 36 et 37: Coll. Ici Paris/Starface, Photo12, J.-J. Damour. P. 38 et 39: DR. B. Auger. P. 40 et 41: J.-C. Deutsch. P. 44 à 47: B. Auger. P. 48 et 49: B. Leloup, G. Géry. P. 50 et 51: B. Auger. P. 52 et 53: Christophe Lecoeuvre Photothèque. P. 54 et 55: B. Auger. P. 56 et 57: J.-J. Damour. P. 58 et 59: J.-C. Deutsch. P. 60 et 61: J.-C. Deutsch, Ch. Lartigue/CL2P. P. 62 et 63: J.-C. Deutsch, J.-C. Colin/Bestimage. P. 64 et 65: Christophe Lecoeuvre Photothèque. P. 66 et 67: J.-C. Deutsch, G. Géry. P. 68 et 69: DR, A. Canovas. P. 71: Botti/Gamma-Rapho. P. 72 et 73: DR. P. 74 et 75: B. Bachelet, Archives Paris Match. P. 76 et 77: B. Auger. P. 79: R. Jeannelle. P. 80 et 81: A. Le Grand. P. 82 et 83: J. Garofalo. P. 86 à 90: DR. P. 90: DR, Christophe Lecoeuvre Photothèque.

Saine lecture pour la star,
en tournée en Italie. 1969.

Photo BERNARD LELoup



«JE FAISAISS LE MAXIMUM POUR ME DONNER
L'IMPRESSION QU'IL FALLAIT QUE JE RÉUSSISSE.
JE FINISSAIS PAR DIRE: «IL N'Y A PAS DE PROBLÈME,
ÇA VA MARCHER.» ET ÇA A MARCHÉ»

- Claude François -

SOMMAIRE

UN SHOWMAN ABSOLU.....	6	LE BUSINESSMAN REDOUTÉ.....	54
«LE PUBLIC EST COMME UN ÉNORME CHIEN TAPI DANS LE NOIR»	14	PAPA CHANTEUR	64
Par Jean Nolli		CLAUDE FRANÇOIS JR «LA PERFECTION QU'IL AVAIT EN TÊTE NE S'EMBARRASSAIT PAS DES CONTRAINTES DU QUOTIDIEN»	70
INTERVIEW PHILIPPE LEGRAND		Interview Philippe Legrand	
IDOLE DES SIXTIES	16	UN DESTIN FOUDROYÉ	72
JEAN-MARIE PÉRIER «À EUROPE 1, JE L'AI VU ARRIVER. IL SERRAIT FORT SON 45-TOURS...»	22	SA SALLE DE BAINS N'A RIEN D'EXCEPTIONNEL. SI CE N'EST LE RIDEAU DE DOUCHE QUI PORTE SES INITIALES EN LETTRES DORÉES	76
Propos recueillis par Jean-Claude Zana		Par Bertrand Tessier	
LA FEMME DE SA VIE	24	LA CLOCLOMANIA	80
LE MÂLE AIMÉ	30	YANN MOIX «ÊTRE SOSIE, C'EST LE STADE ULTIME DE L'AMOUR»	84
AMOURS ÉPHÉMÈRES	34	Interview Irène Frain	
JANET WOOLLACOTT «IL ÉTAIT D'UNE JALOUSIE MALADIVE...»	42	BENOÎT POELVOORDE «L'IMPORTANT POUR MOI ÉTAIT D'ÊTRE SON CLONE-SOSIE»	85
Interview Catherine Tabouis		Interview Jérôme Béglé	
ISABELLE FORÉT «À LA FIN, IL NE S'INTÉRESSAIT PLUS AUX ENFANTS»	43	LE MOULIN DU SOUVENIR	86
Par Jean-Claude Zana		LA DEMEURE DE SON CŒUR	90
LE PACHA DE LA MISE EN SCÈNE.....	44	Par Romain Clergeat	



PLUS DE 70 ANS D'ARCHIVES

COMMANDÉZ LES ANCIENS NUMÉROS DE PARIS MATCH PARMI PLUS DE 3800 NUMÉROS

OFFREZ OU OFFREZ-VOUS LE NUMÉRO DE VOTRE NAISSANCE



POUR TOUTE COMMANDE
OU RENSEIGNEMENTS

www.archives.parismatch.com

fabienne.longeville@lesechosleparisien.fr

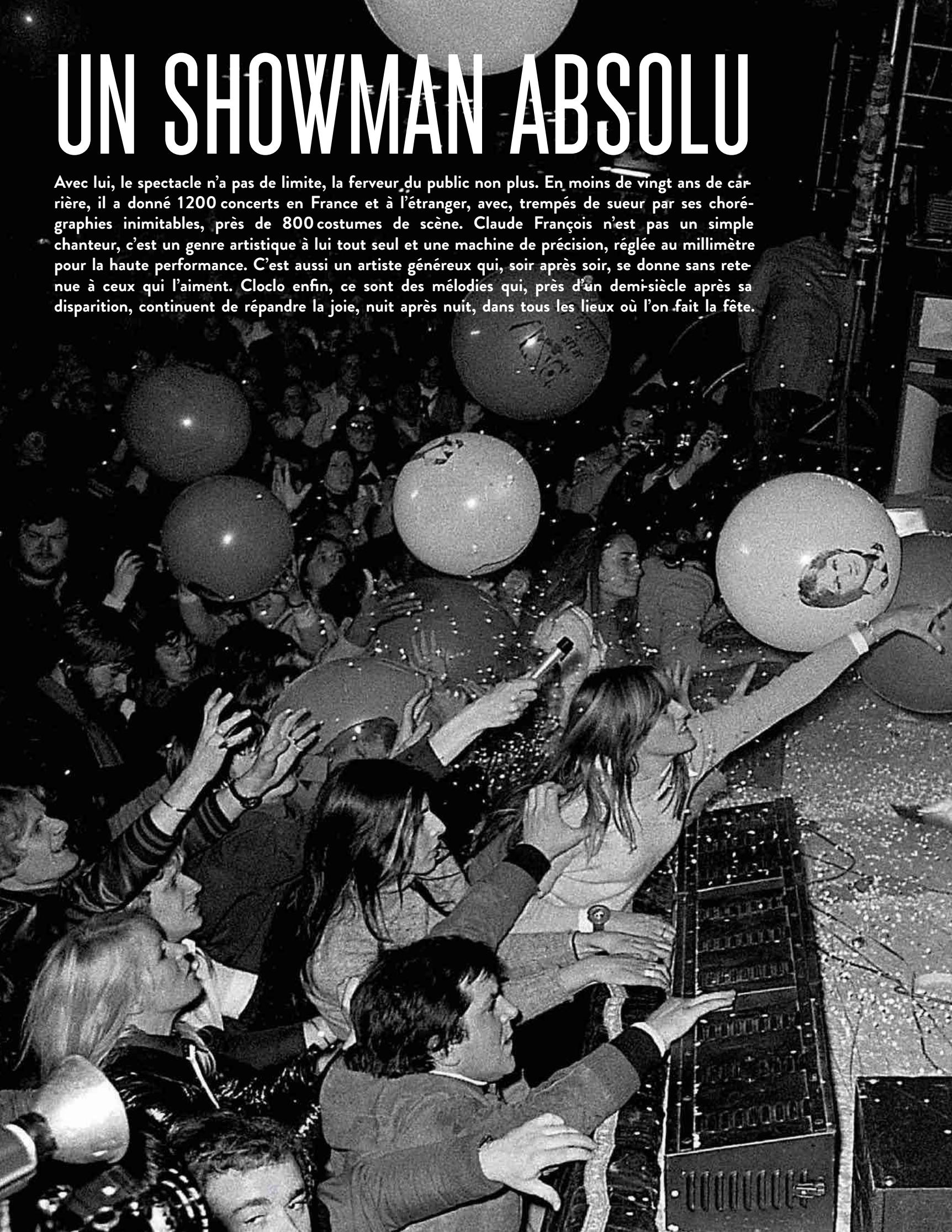
Tél : (33) 1 87 15 54 88

HORS-SÉRIES COLLECTION «À LA UNE»



UN SHOWMAN ABSOLU

Avec lui, le spectacle n'a pas de limite, la ferveur du public non plus. En moins de vingt ans de carrière, il a donné 1200 concerts en France et à l'étranger, avec, trempés de sueur par ses chorégraphies inimitables, près de 800 costumes de scène. Claude François n'est pas un simple chanteur, c'est un genre artistique à lui tout seul et une machine de précision, réglée au millimètre pour la haute performance. C'est aussi un artiste généreux qui, soir après soir, se donne sans retenue à ceux qui l'aiment. Cloclo enfin, ce sont des mélodies qui, près d'un demi-siècle après sa disparition, continuent de répandre la joie, nuit après nuit, dans tous les lieux où l'on fait la fête.





CHAQUE DÉTAIL
COMPTAIT
POUR FAÇONNER
SA LÉGENDE

*Veste argentée, chemise, tout a volé.
Sur la scène du Palais des sports, à
Paris, au profit de l'association
Perce-neige de Lino Ventura, en
décembre 1974.*



*Avec ses danseuses jamaïcaines,
en concert à La Baule lors
de sa tournée d'été 1967.*

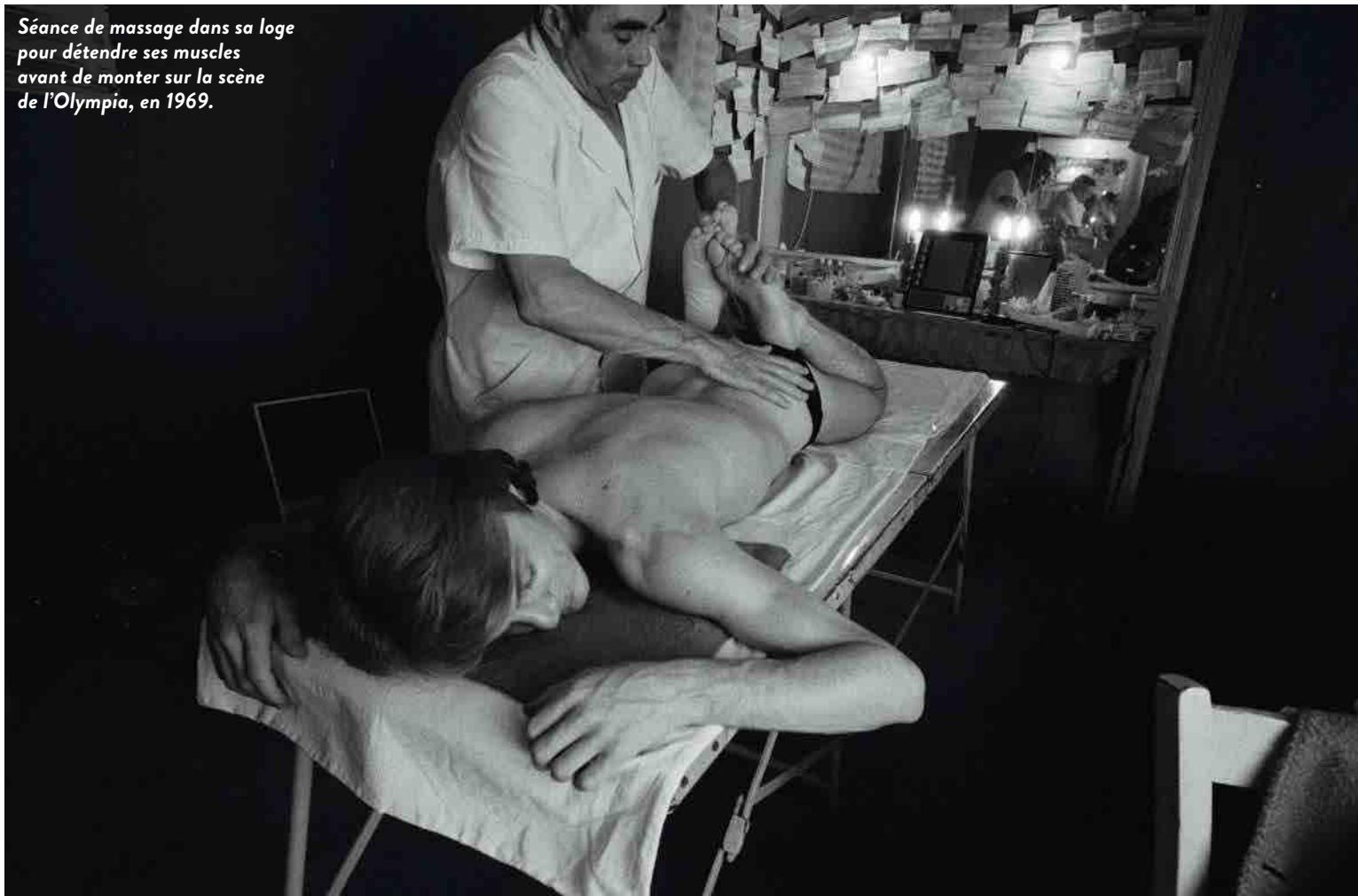
SA DÉBAUCHE D'ÉNERGIE TRANSCENDE LA FOULE

En nage sous son costume écarlate, il déclenche l'hystérie des fans. À Amiens en 1971.

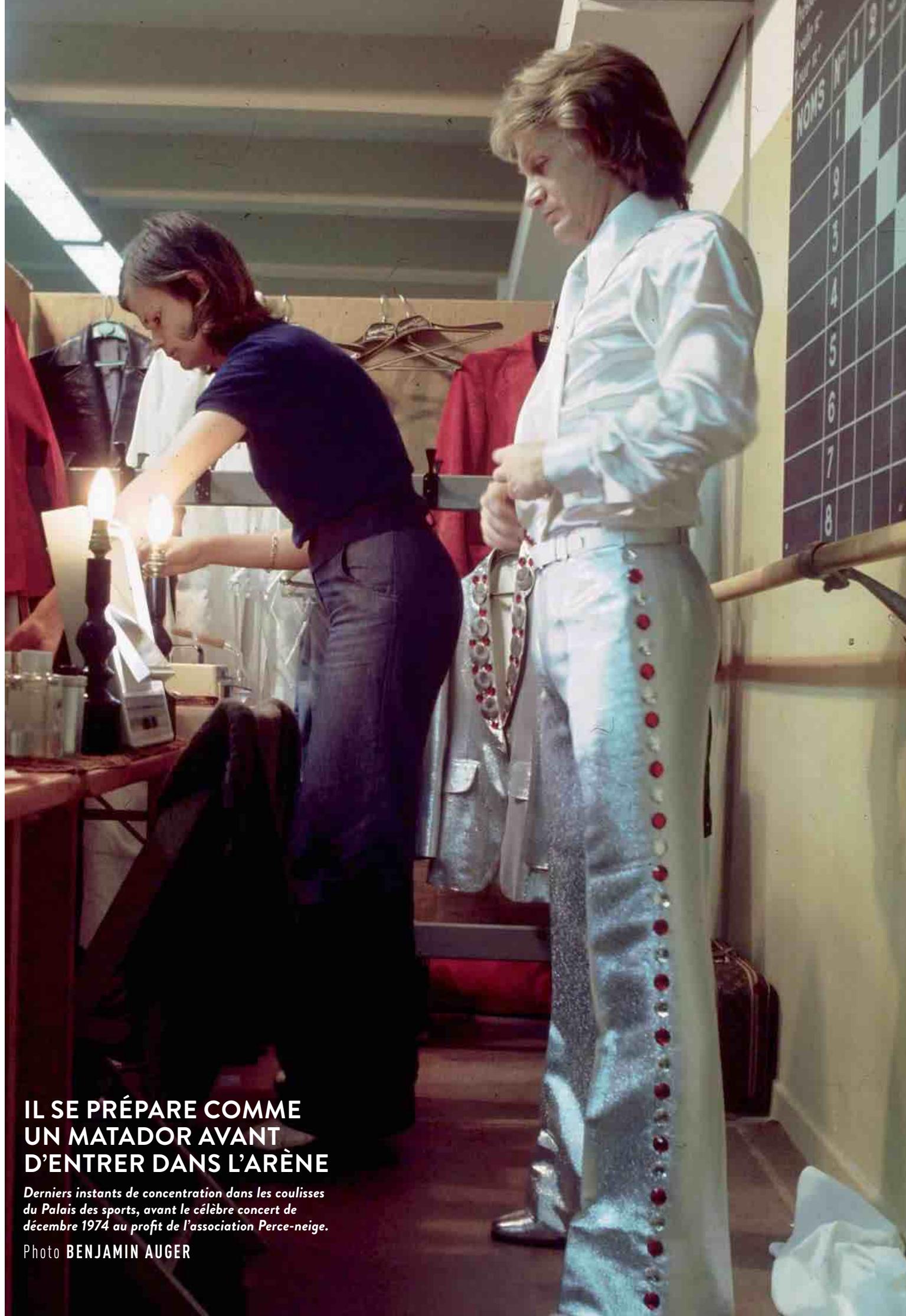
Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



Séance de massage dans sa loge pour détendre ses muscles avant de monter sur la scène de l'Olympia, en 1969.



Son équipe ne laisse aucun détail au hasard. C'est dans cette tenue – sans la veste – qu'il apparaîtra sur la jaquette du disque « Claude François à l'Olympia », en 1969.



IL SE PRÉPARE COMME UN MATADOR AVANT D'ENTRER DANS L'ARÈNE

*Derniers instants de concentration dans les coulisses
du Palais des sports, avant le célèbre concert de
décembre 1974 au profit de l'association Perce-neige.*

Photo BENJAMIN AUGER





IL MULTIPLIE LES TOURNÉES POUR SCELLER SON SUCCÈS

À l'été 1969, il embarque pour l'Italie avec armes et bagages, musiciens et Clodettes. Il réserve une surprise à son public transalpin : ses tubes chantés en italien. Les concerts au pays de la dolce vita sont un triomphe.

Photo BERNARD LELoup

EN 1975, IL ENCHAÎNE, EN MAÎTRE DE LA CHANSON FRANÇAISE, LES TUBES ET LES TOURNÉES TRIOMPHALES. DANS UN PAYSAGE MUSICAL EN PLEINE MUTATION, CLOCLO SE DÉMARQUE PAR SON SUCCÈS CONSTANT ET SON EMPIRE COMMERCIAL. CET ÉTÉ-LÀ, LE CHANTEUR SE CONFIE SUR SA CARRIÈRE, SA VIE PRIVÉE ET LES RUMEURS QUI L'ENTOURENT

PARU DANS PARIS MATCH N° 1368 DU 16 AOÛT 1975

Claude François

« LE PUBLIC EST COMME UN ÉNORME CHIEN TAPI DANS LE NOIR : S'IL RENIFLE L'ODEUR DE LA PEUR, IL MORD »

PAR JEAN NOLI

« **C**loclo tu es le plus beau ». « Cloclo tu es le meilleur ». « Cloclo, je t'idolâtre ». « Cloclo je t'appartiens ». Ces inscriptions emphatiques, émanations de coeurs juvéniles et chavirés, recouvrent les parois des camions qui transportent la sono, les instruments de l'orchestre, les costumes de Claude François et sa troupe. Quarante-neuf personnes au total, entre musiciens, danseuses, électriques et chauffeurs.

Le « championissimo » de la chanson d'amour rythmée est remonté sur les scènes des villes de vacances : à la mer, à la campagne, à la montagne, Cloclo, souverain, fait la loi. Partout où il chante, les records tombent : record des entrées, record des évanouissements des fans (femelles), record des rixes (mâles jaloux), record des ventes de disques. Une avalanche de triomphes.

Fatalement, comme il arrive à tous les championissimes, les succès de Cloclo font grincer des dents les autres concurrents, qui s'égosillent dans un peloton de chanteurs essoufflés, lâchés sous la canicule, dans ce Tour de France de la chanson qui compte ses recettes et ne fait pas toujours ses frais. Car il faut bien le constater, les tournées ne sont plus ce qu'elles ont été : le nombre des chanteurs, vedettes et toquards, jetés par le show-business, telles des savonnettes, sur les tréteaux de l'été, a créé l'inflation. Les artistes ne savent plus où donner de la voix, les spectateurs ne savent plus où donner de l'oreille. Les prix montent, les entrées baissent. À la Bourse des idoles, c'est le marasme. Seul Cloclo fait toujours le plein.

Alors, alimentés par la jalousie et l'envie, les persiflages vont bon train. « Je n'ignore rien de ce que l'on raconte sur mon compte », dit-il, le visage impénétrable. Les bons amis, le visage confus, se font un devoir plaisant de tout lui rapporter.

Et la liste est longue de ceux qui voudraient faire croire que le séduisant Cloclo, number one au hit-parade, est un vilain coco. Voici quelques échantillons des calomnies : il a un ordinateur à la place du cœur ; il a voulu à une époque installer une pointeuse à l'entrée de ses bureaux ; il est dur, irritable, exigeant, inconstant et parfois violent avec les femmes ; il a un nez refait ; il est un vieux jeune homme de 45 ans – en réalité, il a 36 ans ; il est né le 1^{er} février 1939 – ; il porte des talons hauts encastrés dans ses bottines, pour se rehausser – il mesure 1,72 mètre – ; il est mégalomane ; il est tyrannique comme un émir ; il se maquille à la ville comme à la scène ; il n'aime personne ; il n'aime que lui (cette dernière accusation est d'ailleurs contradictoire, car, loin de prouver son indifférence, elle prouve qu'il est capable de sentiment puisqu'il peut aimer quelqu'un, fût-ce lui-même).

Claude François prend un bonbon dans une boîte, déplie posément le papier, fonce les sourcils, porte le bonbon à sa bouche, le suçote, réfléchit. Enfin, il dit : « Les médisances font partie du métier. Le public et ceux qui font les vedettes offrent la gloire à un individu inconnu qui devient un personnage public. Dès lors, plus personne ne lui pardonne d'avoir accepté cette célébrité qu'on lui tendait. La victoire irrite les gens. Le succès stimule l'agressivité des spectateurs, qui ne pardonnent rien. C'est la raison pour laquelle tout artiste qui se respecte meurt de trac avant d'entrer en scène. Même un grand chanteur, tel Jacques Brel, ressentait des vomissements violents tant qu'il était dans les coulisses. Édith Piaf se livrait à toute une gamme de signes cabalistiques avant que le rideau ne s'ouvre. Moi, je tiens à peine sur mes jambes tellement je suis inquiet. [Cloclo s'accorde un petit verre de beaujolais avant d'entrer en scène.] Mais dès que l'on est sur scène, il faut aussitôt être maître de la situation. Le public est comme un énorme chien tapi dans le noir : s'il renifle

l'odeur de la peur, il mord. Moi, peut-être parce que je suis né et ai vécu en Égypte, à Ismaïlia, j'ai un côté fataliste qui m'aide à endurer ce supplice quotidien. Je me dis que sur la balance de ma vie, le bon est plus lourd que le mauvais : cela aide à rester debout malgré les crocs-en-jambe.»

Cela implique une certaine discipline : un qui-vive constant, des nerfs en acier inoxydable, un moral peu sujet au vague à l'âme, et cette puissance de travail, environ dix-sept heures par jour, que possèdent seuls ceux qui veulent réussir, gagner. Une journée qui commence tard. Car, Cloclo se lève rarement avant une heure de l'après-midi. Pas exagérément de bonne humeur, il se dirige vers la cuisine et avale un grand verre de jus d'orange. Avant de se rendre au bureau, deux fois par semaine.

Il va chez son coiffeur, Marc Hino. Il ne dîne pas avant minuit. Lorsqu'il couche au moulin de Dannemois, près de Milly-la-Forêt, une femme veille dans le living. Cette femme, c'est sa mère. Elle l'attend pour lui préparer, s'il le désire, une pizza ou un poulet aux pommes. Au Moulin, c'est bien souvent elle la cuisinière qui mijote des plats aux « copains ».

De passage à Paris entre deux tours de chant, il est assis, jambes pendantes, sur l'accoudoir de son fauteuil de cuir design, à son bureau directorial bardé de chromes, dans l'hôtel particulier qui renferme ses sociétés. En chemise à grosses rayures, blue-jean et bottines, tenue du P-DG moderne, Claude François signe du courrier, cherche nerveusement une tonalité sur sa guitare, la repose, indique l'itinéraire du camion de la sono à la secrétaire, remplace un musicien, resuète un bonbon.

« Je vais répondre aux accusations, dit-il posément. Mais pour comprendre mon comportement dans la vie, il me faut préciser qu'il y a deux personnages en moi. L'un, celui de l'artiste, sensible, vulnérable, fragile, qui se laisse avoir dans l'amitié. L'autre, celui du responsable, qui doit gouverner un ensemble de deux cents personnes, qui doit diriger une maison d'éditions musicales, deux journaux pour jeunes, "Podium" et "Absolu", une agence de mannequins, préparer ses tours de chant, surveiller les orchestrations, les enregistrements. Peut-être vais-je choquer, mais on ne commande pas avec le sourire. Du moins, pas toujours. J'ai du caractère. Je suis dur avec moi-même, je le suis avec les autres : voilà pourquoi on prétend que je n'ai pas de cœur. Le public vit sur une méprise : il s'imagine que l'artiste est toujours ce saltimbanque qui vit dans une roulotte. Ce sont là des images révolues. Selon moi, le chanteur qui veut durer dans ce métier doit pouvoir être indépendant, doit avoir les moyens de manquer de docilité s'il ne veut pas faire carrière en courbant l'échine. C'est pourquoi, aux États-Unis, un bonhomme comme Frank Sinatra dirige des chaînes d'hôtels et fabrique des pièces détachées de missiles. C'est pourquoi j'ai fondé mes sociétés.» C'est aussi, en vérité, pour réaliser un vieux rêve. Déjà, au début de sa carrière, en 1962, il ne cessait de répéter à son entourage : « Vous verrez, un jour je serai derrière un bureau directorial à la tête d'un conseil d'administration.»

Sa rugosité envers les femmes qui le couvent des yeux, l'admirent, l'applaudissent hystériquement, guettent ses sorties de son bureau ou de son appartement durant des heures ? « O-bli-ga-toire ! » tranche-t-il. S'il devait faire des guili-guili et des sourires à toutes celles qui ne demandent qu'à le cajoler, le presser contre leur sein, il serait sur le flanc et n'aurait plus le temps de travailler. Le vedettariat comporte ses refus.

Son nez refait ? Il ne s'en cache pas. « Il y a quatre ans, j'ai heurté un platane à 180 km/h. Mon nez était cassé en dix-huit morceaux. Il a fallu refaire les cheminées, car je ne pouvais plus chanter : j'étais comme une trompette bouchée.» L'âge, les talons hauts, la grosse tête, il balaie tout ça d'un geste indifférent de la main. Ces méchancetés, il y a belle lurette qu'elles ne l'atteignent plus : elles sont, en quelque sorte, les stigmates de la gloire. En revanche, il s'insurge, et son regard bleu s'anime contre ceux qui le traitent d'égoïste.

Il y a dix-huit mois, il se séparait gentiment d'Isabelle, la jeune femme blonde avec laquelle il partageait une partie de sa vie, qui lui a donné deux enfants, Claude, 7 ans, que tous ses fans connaissaient, et Marc, 5 ans et demi, dont tout le monde ignorait l'existence. Les mauvaises langues ont prétendu qu'il a révélé sa seconde paternité à des fins publicitaires. « Des ignominies.» Claude François voulait sans doute aussi préserver l'image que les foules qui l'aiment ont de lui.

Des centaines de jeunes filles rêvent de l'épouser un jour. La révélation de la naissance de ses deux enfants, du moment où elles ont eu lieu, signifiait pour elles que son mariage avec Isabelle – dont elles sont très jalouses – était solide et qu'il s'installait dans la vie de famille. Bref, c'était mettre un terme aux illusions de ses fans qui passent leurs mercredis après-midi à l'attendre sur le palier de son appartement parisien, au dernier étage du 46, boulevard Exelmans. Cloclo voulait aussi épargner à Marc et à Claude les inconvénients dont souffrent les fils des vedettes, mais le secret a été déjoué par la curiosité publique. La vie privée des stars est souvent un calvaire. Ils se sont donc séparés. Mais il veille toujours sur ses deux petites têtes blondes, qu'il a couchées, avec leur mère, sur son testament.

« Avec eux, je suis aussi faible et gâteux qu'Isabelle : je ne leur ai administré que trois fessées.» Aujourd'hui, après treize années de carrière et près de cinquante millions de disques vendus, un petit empire musical, un moulin de star près de Paris, avec serviteurs noirs en livrée, cages à oiseaux, chimpanzés, piscine en forme de haricot, salle de projection et un succès constant, avec son profil inaltérable et son dernier tube, « Le téléphone pleure », qui s'est vendu à près de trois millions d'exemplaires, on pourrait croire Monsieur Cloclo content. Pas du tout. L'argent, comme disent les pauvres en guise de consolation, ne fait pas toujours le bonheur. Les rêveries de l'artiste submergent souvent, dit-on dans son entourage, les ambitions du businessman dévoreur de bonbons.

Fils d'un Lyonnais et d'une Calabraise, Claude François n'a toujours pas escamoté les souvenirs de son enfance à Ismaïlia, en Égypte. Le bon temps au soleil. Poursuivi par le fisc. Une carrière toute tracée devant lui : à la Compagnie du canal, comme son grand-père Adolphe, son père Aimé, ses oncles André et Armand. Mais non, il a fallu qu'il devienne artiste. Arrivé en France, il a fallu qu'il découvre la vie difficile à Nice d'abord, à Paris ensuite, comme guitariste, pour devenir milliardaire. « Tout ce chemin pour rien, dit Claude avec une tristesse qui ferait peine à voir. Un jour, je le sens, je revendrai tout, en bloc, je m'achèterai un bout de terrain là où je suis né. J'aurai travaillé pour me retrouver au même endroit d'où je suis parti.» ■

IDOLE DES SIXTIES

Avec ses disques, il a fait chanter toute la France. Pendant longtemps, personne n'a cru en ce jeune homme sans le sou, né en Égypte d'un père français et d'une mère d'origine calabraise. Même ses collègues chanteurs le prenaient de haut. En 1962, avec « Belles! Belles! Belles! », c'est l'explosion. Claude François se révèle et élabore son style, multipliant les tubes et les innovations scéniques. Il incarnera, presque à lui seul, toute une révolution à l'œuvre dans cette culture émergente qu'on appelle la musique pop. De son vivant, il recevra 65 récompenses et signera certains des plus grands succès du répertoire international, suscitant un culte que les années ne démentiront pas.

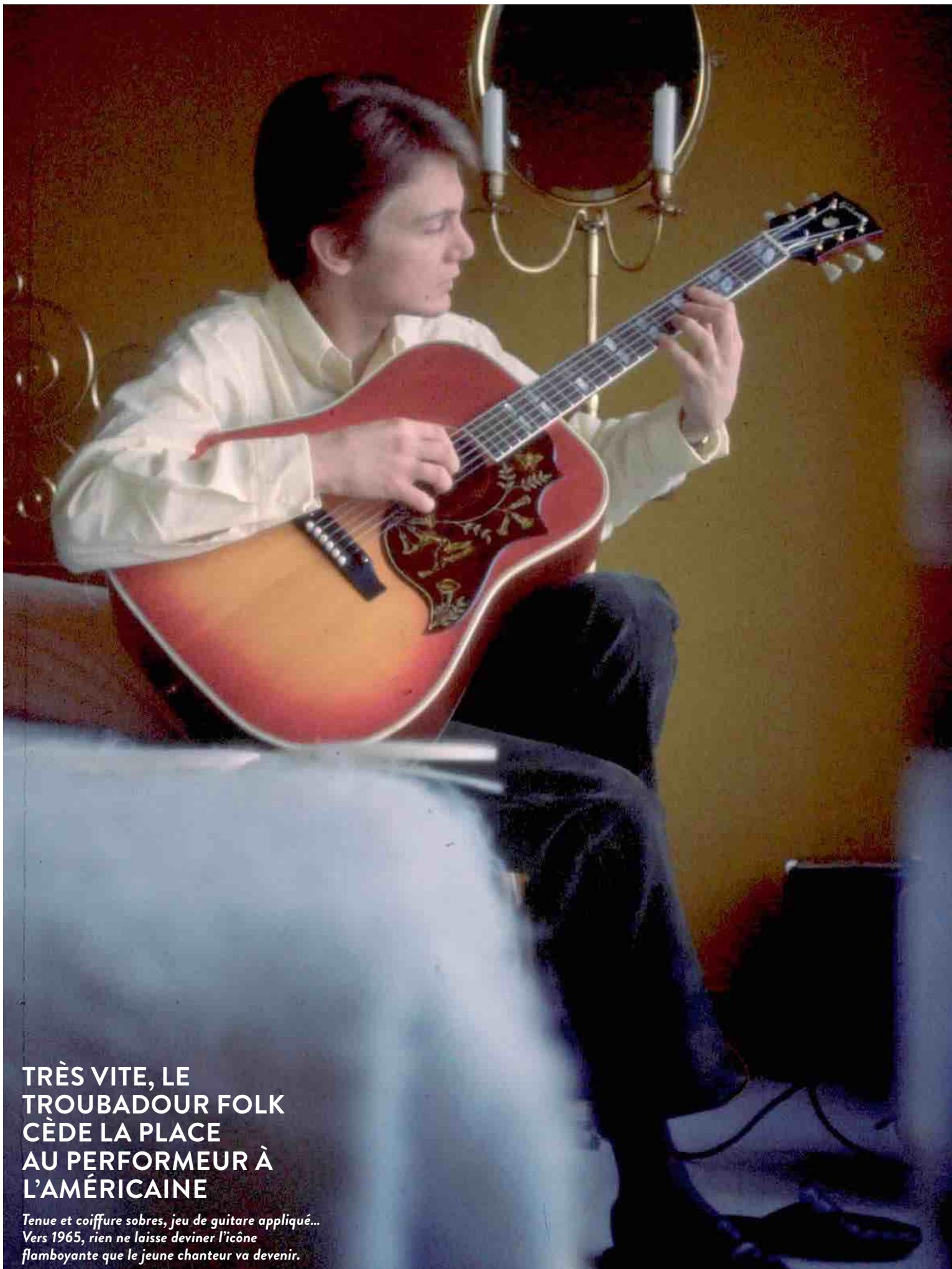




D'EMBLÉE, IL SÉDUIT SON PUBLIC CIBLE : LES JEUNES FILLES

En juin 1964, il rend visite à Christine Caron, dite « Kiki », la star de la natation française. Débarquant à l'improviste à Montrouge, au pied du HLM où l'adolescente vit encore avec ses parents, il lui offre un électrophone, des disques... et un souvenir inoubliable à quelques jours de son seizième anniversaire.

Photo JEAN-PIERRE BIOT

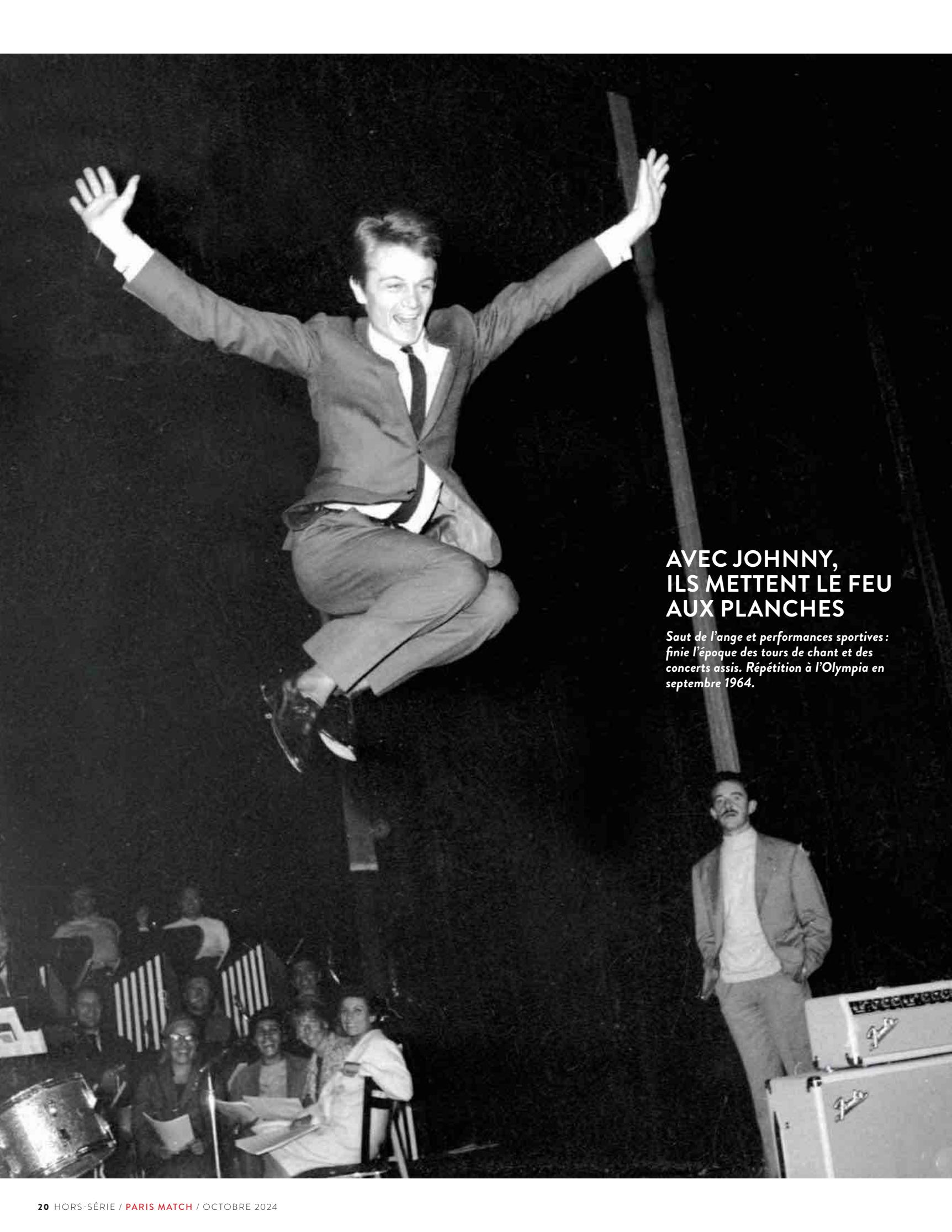


**TRÈS VITE, LE
TROUBADOUR FOLK
CÈDE LA PLACE
AU PERFORMEUR À
L'AMÉRICAINE**

*Tenue et coiffure sobres, jeu de guitare appliquée...
Vers 1965, rien ne laisse deviner l'icône
flamboyante que le jeune chanteur va devenir.*



*Peu à peu, l'artiste impose ses costumes,
et ses couleurs qui deviendront celles de toute une décennie,
la décennie « Salut les copains ».*



AVEC JOHNNY, ILS METTENT LE FEU AUX PLANCHES

Saut de l'ange et performances sportives : finie l'époque des tours de chant et des concerts assis. Répétition à l'Olympia en septembre 1964.



En novembre 1963, au Palais des sports de Paris, la communion avec son public est si totale que la fête s'invite sur scène.



Ce 18 octobre 1966, Johnny Hallyday va livrer une performance qui restera dans les mémoires. Dans sa loge de l'Olympia, il reçoit la visite d'une autre bête de scène : Claude François.

Jean-Marie Périer

« À EUROPE 1, JE L'AI VU ARRIVER. IL SERRAIT FORT DANS SES MAINS SON 45-TOURS. ET CHERCHAIT À LE FAIRE ÉCOUTER »

« **J**ui, c'était un des rares qui me touchaient vraiment beaucoup. Mis à part son côté invivable, insupportable, mégalomane, capricieux. Comme je connaissais ses origines, cela me touchait énormément. Le côté "nouveau riche", c'était émouvant. J'ai eu la chance de le voir arriver à Paris, fin 1962, à Europe 1. On venait de lancer "Salut les copains", le journal. En deux mois, on était à 600 000 exemplaires. Je me trouvais investi d'une importance bidon. À l'époque, je connaissais... Françoise, Johnny, Sylvie, les Chaussettes noires et Richard Anthony. J'étais à Europe. Je vois arriver au bout du couloir un garçon qui serrait dans ses mains son 45-tours. Il le serrait fort et cherchait à qui il allait pouvoir le faire écouter, pour qu'il passe à l'antenne.

C'est le hasard qui nous a mis en présence, moi, le fils de bourgeois qui n'avait jamais eu de mal dans la vie, et lui qui dégageait si fort l'envie de s'en sortir. Il était en costume (bien repassé), cravate. J'ai écouté le disque. Je n'en ai pas gardé un souvenir impérissable. C'était lui qui m'épatait. Je l'ai emmené dans le bureau de Daniel Filipacchi. J'ai tellement plaidé sa cause que Daniel a décidé de le mettre "Chouchou" (le disque de la semaine). Je lui ai dit : "Je vais te faire des photos pour la pochette de ton prochain disque." Il m'a donné rendez-vous dans son hôtel, près de l'Étoile. C'est ce jour-là que j'ai appris à l'aimer, il habitait une toute petite chambre entièrement tapissée de photos de lui. Lui, lui, lui, sous toutes les coutures ! Des photos qu'il avait dû faire à Monte-Carlo. Il a ouvert sa penderie. Il y avait deux costumes et cinq ou six chemises. Il en a mis une, abricot, du plus mauvais goût. Je lui ai suggéré de changer de costume. Alors là, le soin avec lequel il a plié son pantalon ! Pas un faux pli. C'était déjà le perfectionniste. Mais c'était aussi tellement émouvant.

C'est un peu par accident que je me suis retrouvé son seul ami. Dans ce métier, tous les rapports étaient basés sur l'intérêt. Or je n'attendais rien de lui. Je lui donnais tout sans rien lui demander. D'autre part, il était détesté par tous

les autres chanteurs. Son arrivisme forcené, sa façon de vivre et le fait qu'il parvienne à se faire un nom alors qu'il n'était pas très doué les agaçaient. Johnny, Sylvie, etc., tous, ils en disaient du mal. Et moi qui l'aimais d'une tendresse inexprimable, j'en disais vachement du bien. Il le savait par des tiers et cela renforçait notre amitié.

J'ai connu ensuite sa mère, sa sœur, qui attendaient à Monte-Carlo qu'il réussisse à Paris. Pendant des nuits entières, il m'a raconté sa vie là-bas. Cela m'a ému aux larmes. Il était batteur d'orchestre. Au casino jusqu'à 2 heures du matin, ensuite dans un club. Il gagnait trois fois rien et il était confronté à Niarchos, à Onassis... Un soir, devant lui, une vieille dame avec des plaques de 100 sacs. Elle en a fait tomber une. Comme il chantait à ce moment-là, il descend dans la salle et ramasse la plaque. Elle lui dit : "Gardez." Cela a été une des plus belles recettes de sa vie : 100 sacs sur un geste.

D'autre part, la hiérarchie dans le petit univers des "loufiats" de Monte-Carlo est épouvantable. Les larbins chefs sont les rois. Ils ont toujours sur eux deux ou trois millions (d'anciens francs) pour le cas où ils doivent racheter d'urgence les bijoux des vieilles dames qui perdent. Ils sont très riches. Lui n'avait pas un franc. Et il en souffrait. Quant aux pourboires à l'orchestre, il n'y avait pas droit. Il était trop nouveau et jeune. Il a donc passé toutes ces années à voir de l'argent sans pouvoir l'approcher. Cela atteignait des moments dramatiques. Un jour, il a vu Niarchos renvoyer, sans y avoir touché, un superbe steak : il est vite allé aux cuisines demander qu'on le lui emballé. Le chef loufiat l'a pris sur le fait et a retenu le prix du steak sur sa paye.

Autre exemple, au Sea Club, à 4h 30 du matin, ils étaient en train de se rhabiller. Un milliardaire est arrivé avec une belle fille et a demandé : "Où est l'orchestre ?" Il a sorti une grosse liasse de billets et a demandé "une danse, une seule danse". Les musiciens se sont rhabillés et l'ont joué. L'orchestre et son chef ont dû toucher un ou deux millions (anciens) dont Claude n'a pas vu la couleur. Il n'en pouvait plus. Il n'avait plus qu'une seule idée : réussir.

SAUT LES COPAINS



Quarante-six idoles des jeunes dans le même studio. Le 12 avril 1966, pour « Salut les copains », Jean-Marie Périer réussit l'exploit de réunir toute une génération de stars sur un seul cliché, bientôt surnommé la « Photo du siècle ». Françoise Hardy, Johnny, Gainsbourg, Michel Berger, Eddy Mitchell, France Gall... Cherchez Cloclo !

Il a fait une tentative avec "Nabout twist". Il passait ses nuits à coller ses affiches sur les murs de Monte-Carlo. Cela n'a pas marché. Un mois après "Belles ! Belles ! Belles !", sa mère et sa sœur l'ont enfin rejoint à Paris.

Bien plus tard, j'ai eu la confirmation que je ne m'étais pas trompé à son égard et que le fond du personnage était bon. On descend en voiture, Paul Lederman, son manager, lui et moi. Retour à Monte-Carlo. Il descendait pour sa première émission. C'était fin 1963, début 1964. Nous sommes arrivés à 19h30 devant le casino. Il gare sa voiture devant. Il la confie au portier, qui le reconnaît. Avec son imprésario et son photographe, il descend les marches du casino. C'était désert. Au bruit des pas, un larbin fait un signe et l'orchestre de Louis Frosio démarre. Imaginez : 800 tables désertes, toutes les bougies allumées, tous les loufiats dignes qui le reconnaissaient. Il aurait pu claquer des doigts et commander une table. Il aurait pu leur rendre toutes les humiliations, les vexations. Il aurait pu les écraser. Il y a eu trois secondes de tension. Il a fait arrêter l'orchestre et il est allé serrer la main à tous ses copains, leur

a offert un verre, leur a raconté son succès, etc. C'était un instant magique. Une victoire.

Ce qui me touchait aussi... Il arrivait d'Ismaïlia avec une culture primaire. Il avait toute une mythologie. Son dieu était Sinatra. Il avait failli le voir à Monte-Carlo, un jour où Sinatra répétait. Il s'était caché dans les coulisses mais s'était fait vider. Et il rêvait de ressembler le plus possible à son idole. Dès que ça a marché pour lui, il a manifesté un caractère de star. Il faisait tout pour que ça marche.

D'où ses exigences. Et en même temps, il n'avait pas de chance. Sa vie était truffée de petits incidents, des rappels à l'ordre d'un destin moqueur que n'impressionnait pas sa réussite.

On était en tournée. Un après-midi, il voulait absolument répéter alors que ce n'était pas la peine. Tout le monde était au point. Il a chanté, trépigné, et il est passé à travers une trappe et s'est cassé trois côtes. Je ne suis pas surpris par la façon dont il est mort.» ■ Propos recueillis par Jean-Claude Zana



**SA MÈRE A ÉTÉ
LE PILIER DE SON
EXISTENCE ET
LE GARDE-FOU DE
SA CARRIÈRE**

Aux côtés de Lucia, avec qui il partage bien plus qu'une ressemblance : un tempérament explosif, déraisonnable et généreux. Ainsi qu'un immense amour. Au coin du feu, dans le moulin de Dannemois.

Photo BERNARD LELOUP

LA FEMME DE SA VIE

Elle l'a surnommé «Harchouf», artichaut en arabe. Par inversion, il l'appelle Chouffa. Après les belles années égyptiennes, avec villa et domestiques, la vie ne leur a pas fait de cadeaux. Expulsés lors de la crise de Suez, en 1956, les François s'installent à Monaco, où ils entament une vie de déclassés. Le père, Aimé, qui a sombré dans l'alcool, meurt en 1961 d'une maladie des poumons. Si Claude met tant d'acharnement à réussir, c'est aussi pour combler cette mère fantasque, capable de ruiner sa famille au casino... mais prête à tous les sacrifices pour son Claude. Jamais il ne sera question que Chouffa vive ailleurs qu'àuprès de lui. Décédée en 1992, elle repose à ses côtés au cimetière de Dannemois, dans l'Essonne.





AVEC CHOUFFA, IL RETROUVE LA DOUCEUR DE VIVRE DE SON ENFANCE EN ÉGYPTE

1. L'enfance sur les rives du canal de Suez. Claude dans sa première année, en 1939. 2. La maison où il a grandi, à Ismaïlia, dans une rue qui porte désormais son nom. 3. En 1950, à 11 ans, il suit sa scolarité chez les frères de Ploërmel, dans cette ville du nord-est de l'Égypte. 4. Avril 1956. Les fiançailles de sa sœur Marie-Josée, dite Josette (au centre), avec Pierre Revillard, officier de la marine marchande (à g.). Lucia est assise au premier plan et, debout, le père, Aimé François, employé du canal de Suez. Claude (à dr.) a 17 ans.



À Dannemois, Lucia ne fait qu'attendre son fils, auquel elle est entièrement dévouée. Qu'il arrive au beau milieu de la nuit ou au petit jour, elle est toujours prête à l'accueillir et lui mijote à l'avance les plats qu'il affectionne.

POUR ELLE, LE FASTE EST SANS LIMITES

Léopard, renards arctiques... Grâce aux cachets de « Belles ! Belles ! Belles ! », Claude peut offrir à sa mère une séance d'essayage impériale. Très dépensiére et joueuse compulsive, Chouffa a transmis à son fils son goût immoderé pour les choses chères.

Photo JEAN-JACQUES DAMOUR





LE MÂLE AIMÉ

Il consomme les maîtresses comme il conquiert le public: avec frénésie. Harcelé par les groupies jusque devant la porte de son appartement, où elles campent nuit et jour, il a pris l'habitude de puiser dans ce vivier comme dans un harem. Le nombre de ses conquêtes devient proverbial. C'est leur âge qui pose parfois problème. Ouvertement obsédé par les jeunes filles, voire les adolescentes, il photographie des mineures dénudées pour sa revue de charme, «Absolu». Un scandale qui remontera jusqu'au ministère de l'Intérieur, l'obligeant à revendre le périodique. Fabienne, la mère de sa fille cachée née en 1977, n'avait que 13 ans au moment de leur rencontre. Si Cloclo est indémodable, son rapport aux femmes a pris un sacré coup de vieux.



A color photograph of a man with short, dark hair, wearing a bright red, long-sleeved button-down shirt. He is positioned in the center, looking slightly to his left. Numerous women's hands are reaching up from the bottom of the frame, some with rings and painted fingernails, to touch his shirt. In the lower right foreground, a woman with long, dark hair and bangs is looking up at him. The background is a plain, light gray.

IMAGE SYMBOLE D'UN SEX-SYMBOL

*Offert à l'adulation de la gent féminine.
Séance photo pour l'affiche de ses concerts
à l'Olympia de 1969.*

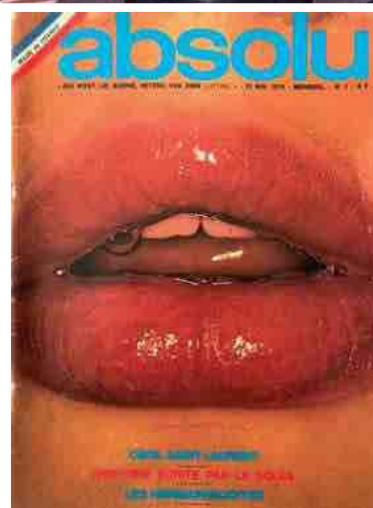




IL CRÉE UN MAGAZINE POUR COUCHER SES FANTASMES... SUR LE PAPIER

À g., pour son garde du corps, impossible de retenir les groupies déchaînées qui se jettent sur le chanteur. Lors d'un concert en 1975.

Ci-dessus, il fascine les écolières et réciproquement. Avidé d'une réussite à la Sinatra, il lance « Podium », un magazine pour adolescents, mais aussi une agence de mannequins, ainsi qu'une revue de charme, « Absolu » (ci-contre), dont les dérives manqueront de lui coûter sa carrière. Dans le numéro 1, daté du 23 mai 1974, la devise du magazine est la reprise de la définition d'« absolu » du Littré : « Qui n'est lié, borné, retenu par rien. »

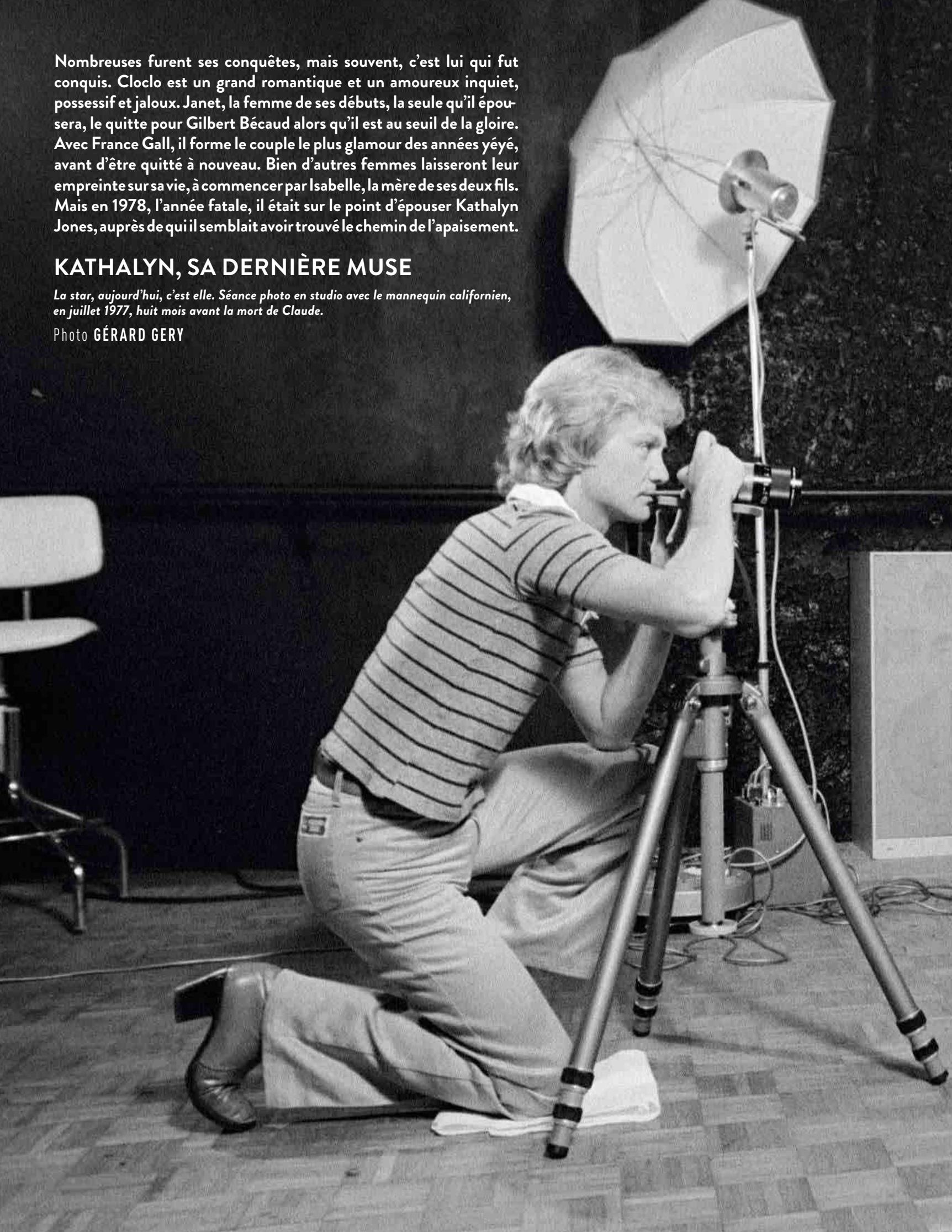


Nombreuses furent ses conquêtes, mais souvent, c'est lui qui fut conquis. Cloclo est un grand romantique et un amoureux inquiet, possessif et jaloux. Janet, la femme de ses débuts, la seule qu'il épousera, le quitte pour Gilbert Bécaud alors qu'il est au seuil de la gloire. Avec France Gall, il forme le couple le plus glamour des années yéyé, avant d'être quitté à nouveau. Bien d'autres femmes laisseront leur empreinte sur sa vie, à commencer par Isabelle, la mère de ses deux fils. Mais en 1978, l'année fatale, il était sur le point d'épouser Kathalyn Jones, auprès de qui il semblait avoir trouvé le chemin de l'apaisement.

KATHALYN, SA DERNIÈRE MUSE

La star, aujourd'hui, c'est elle. Séance photo en studio avec le mannequin californien, en juillet 1977, huit mois avant la mort de Claude.

Photo GÉRARD GERY





AMOURS ÉPHÉMÈRES



AVEC FRANCE GALL: UNE PASSION TUMULTUEUSE ET SON GRAND CHAGRIN

À partir de 1964, il partage la vie de la poupée de cire et de son, qui n'est alors âgée que de 17 ans. Trois ans plus tard, les accès de colère et de jalouse de la chanteur provoqueront la rupture.



Claude Gall et France François... La chanteuse imite la photo de son compagnon qui a fait la couverture de « Salut les copains » en mars 1967.

LE COMPOSITEUR HORS PAIR REVIENT SUR LA GENÈSE DU TITRE QU'IL A COMPOSÉ POUR CLAUDE DEVENU UN TUBE PLANÉTAIRE
PARU DANS PARIS MATCH N°3725 DU 24 SEPTEMBRE 2020

Jacques Revaux

« “Comme d’habitude” est un message personnel »

« **A**ssis sur mon lit d’hôtel, je grattouille quelques départs de chanson. Je compose deux morceaux, un slow qui s’appelle “For Me” dans un anglais “yaourt”, et un plus lent. Je fais écouter “For Me” à Hugues Aufray, qui se trouve dans la station. “Putain, c’est bien, mais c’est pas pour moi.” Petula Clark, Sacha Distel et Dalida refusent. Hervé Vilard se propose. J’ai un pressentiment : cette chanson doit être interprétée par Claude François. Il vient d’ouvrir sa maison de disques, Flèche. Je tente ma chance dans ses bureaux du boulevard Exelmans, à Paris. Puis une autre fois chez lui. En vain.

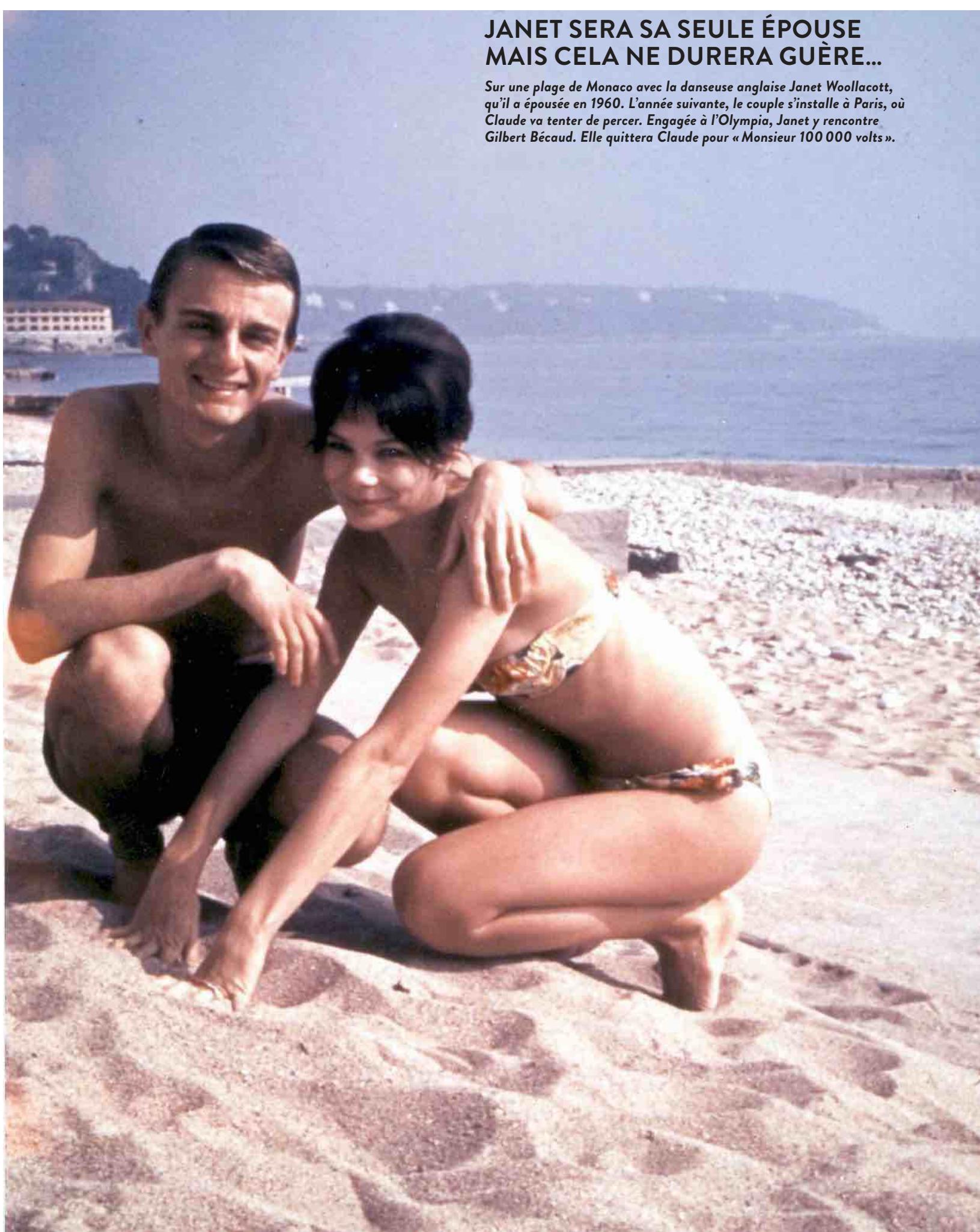
J’avance sur mes autres créations qui vont devenir des tubes : “Tous les enfants ont besoin d’amour” pour Hervé Vilard, ainsi que “Plante un arbre” avec Richard Anthony et “Mon fils” pour Johnny Hallyday qui trônent en tête des hit-parades. Quelques semaines plus tard, à Cannes, je croise, Cloclo, en pleine Tournée des idoles. Il me lance : “Alors ça va ? On bouffe ensemble ?” Pendant le déjeuner, nous levons la tête. Un avion passe avec une publicité calicot pour mes deux chansons. Piqué au vif, Cloclo me dit : “Tu fais des chansons pour les autres et pas pour moi ?” Moi : “Hé ! hé ! tu n’as pas voulu.” Rendez-vous est pris à son moulin de Dannemois. En ce 27 août, il fait une chaleur accablante. Je me demande comment je vais pouvoir conclure tant il y a du monde. Je suis intimidé. Au bout d’un

moment, il se tourne vers moi : “Fais-moi écouter ta merde.” Ça fait tilt ! Il a en tête le tube de l’Américaine Brenda Lee, qui lui a inspiré un départ de texte : “As usual” (“comme d’habitude”). Quelque temps plus tôt, France Gall l’a quitté. Le cœur brisé, il a griffonné des paroles sur la nappe d’un restaurant. “Je me lève/Et je te bouscule/Tu ne te réveilles pas/Comme d’habitude”... Il confie au parolier Gilles Thibaut (auteur entre autres de “Que je t’aime” ou de “Je vais t’aimer”) le peaufinage du texte. Comme il a participé avec moi à son élaboration, Cloclo me demande de cosigner ma mélodie. J’accepte, bien sûr. Mais j’aurai un regret : pour le grand public, j’ai disparu de la signature.

Le 3 novembre 1967, “Comme d’habitude” sort chez les disques. Sans être un échec, le titre n’est pas un tube. Mais Cloclo fait une super promo : 10 à 20 émissions de télévision. De passage en France, Paul Anka le découvre. Il prend une option sur l’œuvre. Pas séduit par les paroles, il apprécie ma mélodie. Il adapte un texte pour Frank Sinatra. Sortie en 1969, c’est un succès fulgurant. Si cela avait été une simple traduction de “Comme d’habitude”, cette chanson n’aurait pas eu 1 % de sa carrière, merci Paul Anka. Sinatra ne mentionnera jamais l’origine française de la chanson, qui a connu 3000 interprétations ! Je me souviens qu’au Mexique, en 1973, j’ai vu des mecs dans la rue taper l’air de “My Way” sur des tonneaux. C’est peut-être ce qui m’a le plus touché ! » ■ Propos recueillis par Gilles Trichard

JANET SERA SA SEULE ÉPOUSE MAIS CELA NE DURERA GUÈRE...

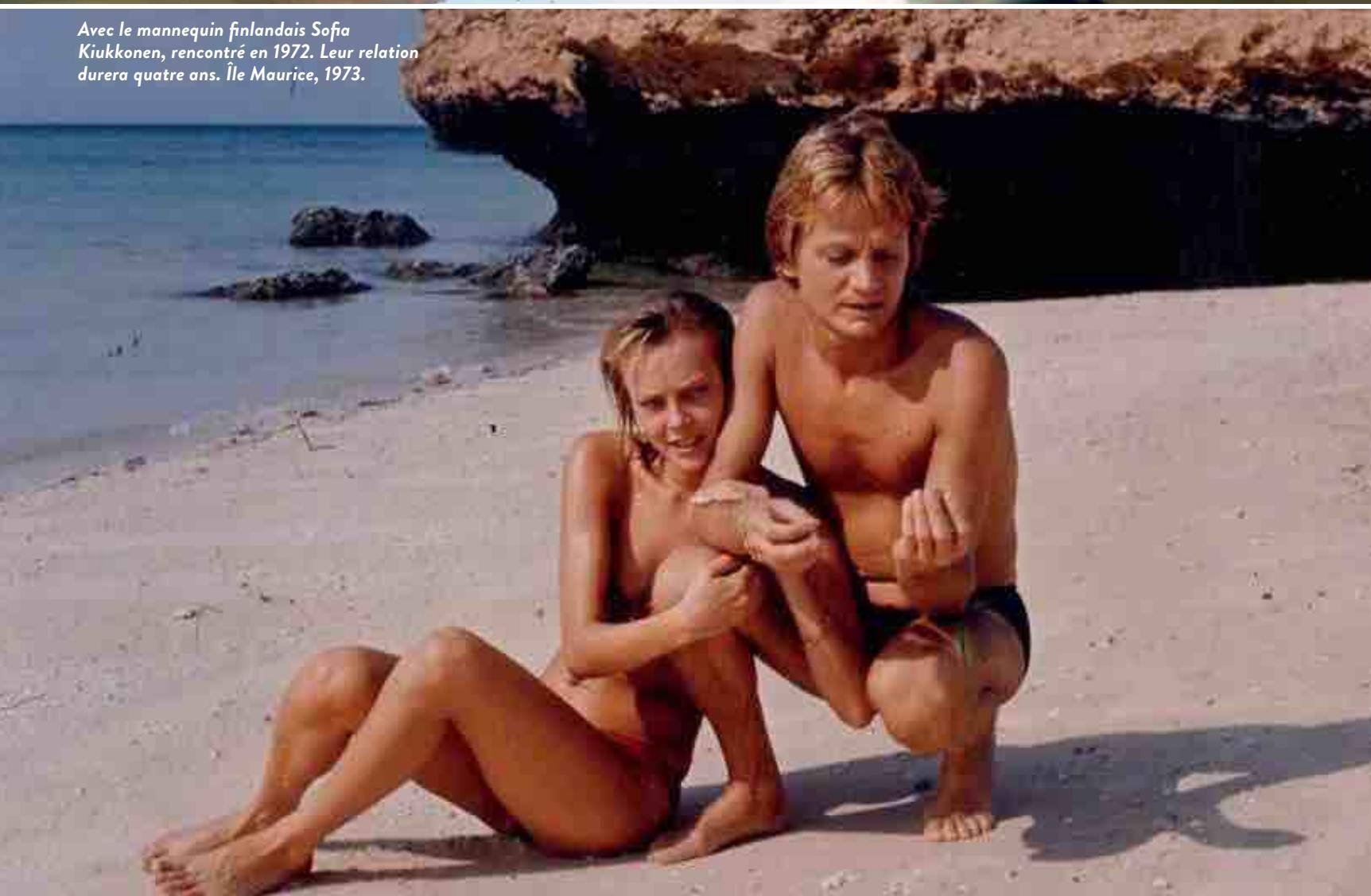
Sur une plage de Monaco avec la danseuse anglaise Janet Woollacott, qu'il a épousée en 1960. L'année suivante, le couple s'installe à Paris, où Claude va tenter de percer. Engagée à l'Olympia, Janet y rencontre Gilbert Bécaud. Elle quittera Claude pour « Monsieur 100 000 volts ».





Romance à Val-d'Isère avec la jeune Odette, à l'hiver 1971. Il n'est alors pas officiellement séparé d'Isabelle Forêt, la mère de ses fils.

Avec le mannequin finlandais Sofia Kiukkonen, rencontré en 1972. Leur relation durera quatre ans. Île Maurice, 1973.





AVEC ISABELLE, IL FONDE ENFIN UNE FAMILLE

Partie de ping-pong avec Isabelle sous les poutres anciennes du moulin de Dannemois, en 1971. De leur relation, entamée en 1967, naîtront Claude Jr, en 1968, et Marc, l'année suivante.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



Janet Woollacott

«IL ÉTAIT D'UNE JALOUSIE MALADIVE. LE SOIR, QUAND IL PARTAIT TRAVAILLER, IL M'ENFERMAIT DANS NOTRE CHAMBRE DE BONNE»

INTERVIEW CATHERINE TABOUISS

Paris Match. Comment la jeune ballerine originaire de Nottingham que vous étiez a-t-elle croisé le chemin d'un ambitieux batteur-chanteur qui rêvait d'avoir Paris à ses pieds ?

Janet Woollacott. À 16 ans, je débarquais à Londres avec de grands projets. Le succès fut immédiat. Trois mois plus tard, je signais un contrat avec la Société des bains de mer (SBM), à Monte-Carlo, pour danser au Sporting Club. Parmi les musiciens de l'orchestre de Louis Frosio, j'avais remarqué Claude, le batteur-chanteur. Un soir, mon costume de scène m'a fait rater une marche et je suis tombée dans ses bras.

Ce fut le coup de foudre ?

Non. Ce n'est que plus tard, au bowling, que nous avons échangé quelques mots. Nous avions tous les deux 19 ans et des passions communes. Je le trouvais beau, sophistiqué, même, et, atout supplémentaire à mes yeux, il parlait parfaitement l'anglais. Son allure à la fois fragile et virile me faisait fondre complètement. Pour la petite Anglaise que j'étais, il incarnait le parfait French lover.

À peine douze mois plus tard, vous vous mariez.

La direction de la SBM ne tolérait pas les amours hors mariage, et nous étions obligés de nous cacher pour ne pas perdre notre travail. Claude, qui ne supportait plus cette situation, a décidé que nous devions nous marier.

Et le conte de fées a commencé...

Je dirais plutôt une nouvelle aventure. J'avais 21 ans, j'étais amoureuse et persuadée que le mariage était une chose naturelle. Dès le jour du mariage, j'ai éprouvé mon premier pincement au cœur. Claude avait jugé inutile que j'achète une robe pour la cérémonie, mais il n'avait pas hésité à prendre dans nos économies pour s'offrir un magnifique costume. Quant à notre nuit de noces, elle ne nous a pas entraînés au septième ciel. Claude s'était mis dans la tête que toutes les Anglaises étaient frigides, et je crois que, s'il aimait les femmes, il était loin d'être un Casanova.

Vous dites dans votre livre, "Claude François. Les années oubliées" (1998), qu'il pouvait se comporter en chevalier servant d'un autre siècle et, dans la minute suivante, avoir un comportement menaçant.

C'est vrai, et j'étais en permanence sur le qui-vive. Dès qu'il commençait à se tordre les doigts, que ses dents grinçaient et que ses mâchoires se bloquaient, je savais que sa colère n'allait pas tarder à exploser. Cinq minutes après, il se confondait en excuses. Il était également d'une exigence maladive et m'imposait de ranger ses chemises et ses pulls par matières et par couleurs. Il lui arrivait de me traiter comme une esclave égyptienne et de me couvrir d'injures. Il

était jaloux et il exigeait de m'accompagner partout. Il souffrait d'un terrible manque de confiance en lui, et donc en moi. Il fouillait mon sac à main, inspectait mon agenda, lisait les poèmes que j'écrivais. Ce déchaînement m'épuisait, mais je refusais l'idée d'un échec de notre couple. À Paris, sa jalousie a atteint son paroxysme. Le soir, quand il partait travailler, il m'enfermait pour, disait-il, "assurer ma sécurité".

À l'époque, envisageait-il d'avoir des enfants ?

Sa devise était : "Je t'aime, je t'ai épousée pour construire une famille et je réussirai." Quand j'ai été enceinte, il a éprouvé à la fois de la fierté et de l'angoisse à l'idée que cet enfant pourrait compromettre sa carrière. D'un commun accord, nous avons renoncé à ce bébé. Cette décision reste le pire souvenir de ma vie.

Vous avez dit que vous étiez pour Claude un "accessoire parfait".

Je suis convaincue qu'il m'aimait, mais il avait surtout besoin d'une jolie fille qui le mette en valeur. Quand il jugeait que c'était nécessaire, il me sortait de ma cage dorée. "Nabout twist", son premier disque, n'ayant pas eu l'impact qu'il escomptait sur le public, il avait eu l'idée de m'utiliser pour le faire connaître. Je devais d'abord faire du charme au DJ pour qu'il passe le disque et ensuite rejoindre Claude sur la piste où nous nous déchaînions pour attirer l'attention des jeunes. Une fois ma mission accomplie, il refermait la porte de la cage.

On a écrit que Claude était complexé par son physique.

Il ne se trouvait vraiment pas beau et détestait son nez. Il était persuadé que pour réussir il fallait être "musclé californien", avoir la voix de Nat King Cole ou Frank Sinatra et la gueule de James Dean.

Un soir, Claude fait la connaissance de Coccinelle, le travesti le plus célèbre de l'époque.

Cette rencontre lui a permis de mesurer le pouvoir de la chirurgie esthétique. À partir de ce jour, il a tout sacrifié pour sa carrière et a commencé par se faire refaire le nez, qu'il avait toujours rêvé d'avoir retroussé. Plus question de consacrer le moindre franc à l'aménagement de notre salle de bains ! Toutes nos économies ont été englouties dans sa métamorphose physique.

Comment viviez-vous cette transformation ?

C'était l'horreur ! Je ne le reconnaissais plus. Il avait perdu tout ce qui faisait son charme. J'étais en plein désarroi et je réalisais que nos routes allaient finir par se séparer. C'est à cette époque que j'ai rencontré Gilbert Bécaud à l'Olympia. Un vrai coup de foudre !

Comment Claude, si possessif, a-t-il réagi ?

Sa réaction a été très violente, mais il a compris que je ne l'aimais plus. ■

Isabelle Forêt

« À LA FIN DE NOTRE HISTOIRE, IL REGAGNAIT NOTRE APPARTEMENT À L'AUBE ET NE S'INTÉRESSAIT PLUS AUX ENFANTS »

PAR JEAN-CLAUDE ZANA

« **A**u Moulin, durant nos années de bonheur, il faisait des projets. Il était sans cesse à la recherche du temps perdu. De moi, il attendait tout : des enfants qu'il puisse aimer, je les lui ai donnés par la suite ; un cadre fleurant bon le gâteau sortant du four, en un mot retrouver, au retour de ses tournées, un havre de paix lui rappelant le bonheur familial. Pendant tout ce temps, insensiblement, je suis devenue sa chose, sa Polonaise blonde et pâle mais solide, capable pour lui plaire de déplacer les meubles afin qu'il juge de leur effet. Il disait souvent : "Toi, Isabelle, tu es la force, la santé, la femme, la seule capable de me faire des enfants." Si je l'avais écouté à l'époque, nous en aurions eu beaucoup. J'étais "ses lèvres" pulpeuses et gonflées. Plus tard, après la naissance des enfants, nous étions aussi "ses lèvres qu'il aimait", parce que les êtres qui avaient de telles bouches reflétaient la bonté, la générosité, deux qualités qu'il appréciait au plus haut degré. C'était l'époque de notre plus grande félicité. Nous échangions des mots d'amour comme de grands enfants que nous étions. Je ne quittais jamais l'appartement du boulevard Exelmans sans lui glisser un petit mot sous l'oreiller. Lui me répondait par un autre mot qu'il glissait sous la potiche en porcelaine de Chine. Ces petits jeux de l'amour nous comblaient, nous étions merveilleusement heureux ! Certaines nuits, il me réveillait en me glissant dans le creux de l'oreille : "J'ai envie d'œufs au caviar", et moi, toute somnolente, j'allais à la cuisine préparer son plat de la nuit.

Il m'ouvrit un compte dans sa banque en prévenant le directeur : "Si ma femme a le moindre problème, n'hésitez pas, donnez-lui ce qu'elle demande." Très souvent, il me disait : "Que veux-tu ? J'ai envie de te gâter." Mais je n'avais besoin de rien. J'étais sa femme, moralement. Au Moulin, j'avais tout ce qu'une femme peut désirer : des domestiques, un cadre unique. Rien ne me faisait plus plaisir que de sentir sa présence, son amour. »

Mais Claude François, le charmeur irrésistible, pouvait se transformer en bourreau. Et voici que soudain Isabelle découvre sa cruauté. Après la merveilleuse idylle, Isabelle raconte ce douloureux naufrage :

« Le drame s'est abattu sur notre bonheur en 1972. Il était 8 heures du matin. J'allais me préparer pour conduire les enfants à l'école de Milly-la-Forêt quand la sonnette du portail se mit à tinter. Encore en robe de chambre, j'ouvris la porte. Trois policiers se présentèrent à moi. Ils m'intimèrent l'ordre de m'asseoir et de ne plus bouger. Ils fouillèrent tout le Moulin. Je leur répétai : "Mais pourquoi tout ce gâchis ? Que cherchez-vous ? Dites-moi quelque chose, que je puisse m'expliquer !" L'air sinistre, ils ne répondirent pas. Je fus saisie d'un tremblement que je n'arrivais pas à dominer. Au même moment, à la même heure, d'autres

policiers sonnaient à la porte de notre appartement, 46, boulevard Exelmans. Claude dormait. Lorsqu'il prit enfin conscience des coups frappés à la porte, accompagnés d'un "Police, ouvrez !", il enfila sa robe de chambre, aussi stupéfait que je pouvais l'être au même instant au Moulin. Ils entrèrent et se mirent à vider les tiroirs, les étagères, à retourner les potiches. Nous apprîmes enfin qu'il s'agissait d'un problème d'impôts. Claude de toute évidence n'était pas un homme de chiffres. Certains durent en profiter car des sommes importantes disparaissaient sans que l'on sache exactement où elles étaient passées. Il aimait à s'entourer de tas de gens, son bureau équipé du matériel le plus moderne, de téléphones étonnantes ; des interphones à tous les étages laissaient filtrer ses ordres ou sa musique. C'était son "côté américain".

Le dénouement de cette pénible affaire eut lieu au printemps 1974 par un jugement sévère qui le condamnait à un an de prison avec sursis et deux millions d'amende.

À partir de ce moment, il n'était plus tout à fait le même : il était devenu encore plus nerveux, et lui qui ne sortait jamais se mit à fréquenter les boîtes à la mode : Castel, Régine, Le Privé. Il renvoyait des employés, devenait de mauvaise foi, injuste, ingrat, irascible, méfiant, odieux même. Il regagnait notre appartement à l'aube, ne s'intéressait plus aux enfants. "J'ai envie de m'amuser, de rire, d'oublier", me disait-il. J'assistais, impuissante, à cette débâcle, à ce gâchis. Cette destruction dura deux ans. [...]

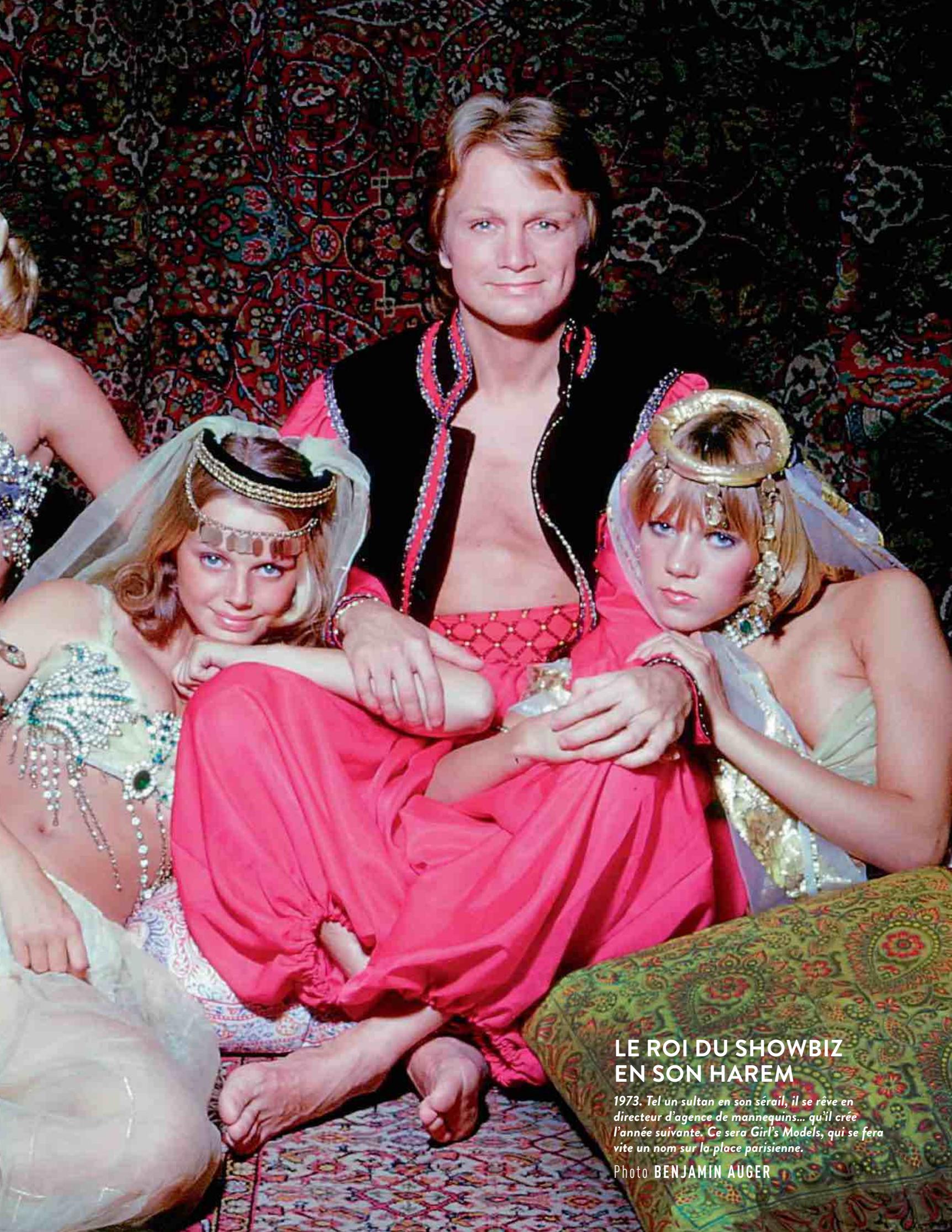
Un jour, j'ai eu envie de revoir Claude, qui avait délaissé le Moulin et ne s'intéressait plus à la vie de ses fils. J'allais le surprendre au bureau, où il devait certainement travailler. Dans l'entrée, je fus reçue comme une visiteuse quelconque et annoncée par interphone. J'attendais, pâle, son bon vouloir, lorsque, enfin, j'eus l'autorisation de monter. Claude, glacial, m'attendait au milieu de l'équipe de "Podium" et s'écria : "Que fais-tu là ? Je ne t'ai pas demandé de venir. Ne reviens plus à l'improviste, tu pourrais avoir de mauvaises surprises." [...]

Au Moulin, nous étions armés, il y avait un 22 long rifle et un pistolet défensif qui projetait de l'encre indélébile. Je pris ce dernier et le portai dans la voiture. Je suivis Claude. Un jour, cette filature me conduisit tout près d'un studio de photos, devant lequel Claude avait arrêté sa voiture. Après m'être assurée que personne ne m'avait suivie, je descendis de la voiture et m'approchai. La porte du studio s'ouvrit et une fille très belle apparut, entourée de sa cour d'admirateurs. J'observai Claude, radieux qui se précipita pour lui ouvrir la portière. Je me préparai à viser, mon doigt sur la détente qui devait libérer l'encre. J'hésitai, la portière claqua, la voiture démarra aussitôt. Je m'effondrai, secouée de sanglots, ébranlée par la tension nerveuse que je venais de vivre. Mon bonheur venait de prendre fin dans cette rue. » ■

LE PACHA DE LA MISE EN SCÈNE

Admiratifs de sa «basse-cour», ses musiciens lui ont trouvé un surnom mi-moqueur, mi-affectueux, «le Coq». Mais son animal-totem pourrait aussi bien être un paon, incarnation de l'opulence et de la vanité. Au sommet de son art, Cloclo l'Égyptien cultive sa légende de pharaon du show-business. Grosses cylindrées, virilité, libération des mœurs... la star concentre les valeurs en vogue en cette époque des Trente Glorieuses.





LE ROI DU SHOWBIZ EN SON HAREM

1973. Tel un sultan en son sérial, il se rêve en directeur d'agence de mannequins... qu'il crée l'année suivante. Ce sera *Girl's Models*, qui se fera vite un nom sur la place parisienne.

Photo BENJAMIN AUGER



SON NARCISSISME VIRE À L'OBSSESSION

1970. Parenthèse très « sea, sex and sun » aux Canaries, où il se repose après un vrai-faux malaise lors d'un concert à Marseille. En réalité, l'hyperactif Claude François est tout sauf un adepte des vacances, même dans des endroits paradisiaques...

Photo BENJAMIN AUGER



IL VEUT INCARNER LE SUPER-HÉROS CAPABLE DE TOUT PILOTER

L'auto selon Cloclo. Il collectionne les trophées féminins comme les bolides : Pontiac, Ferrari, Ford Mustang... ou cette Maserati Ghibli, modèle de coupé sportif également prisé de Jean-Paul Belmondo et de l'Aga Khan. En 1968.

Photo BERNARD LELOUP





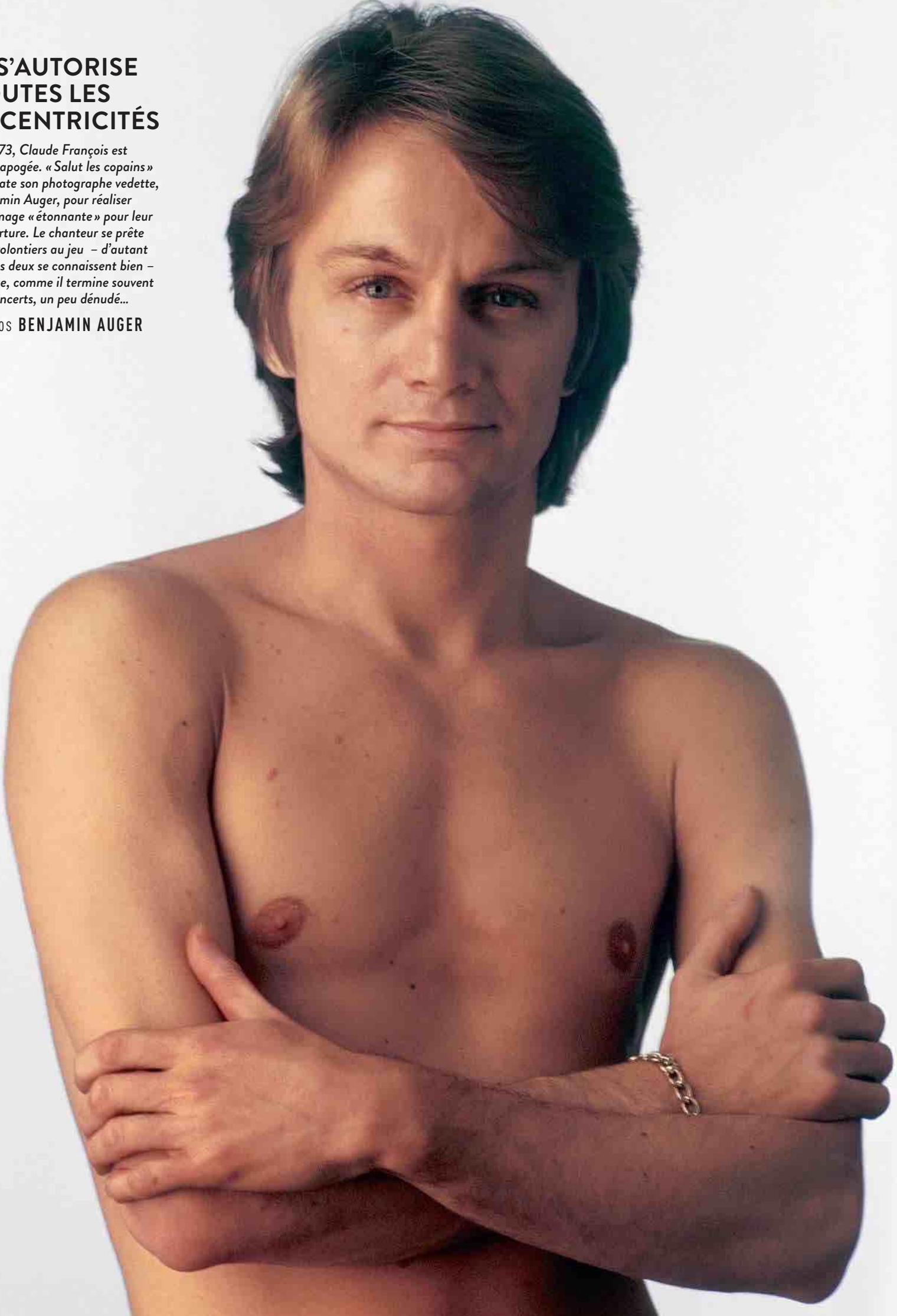
Juillet 1977. En voiture ou en avion, il avale les kilomètres. Il dispose pourtant d'un pilote privé, Jean-Pierre Toucas, pour son Beechcraft King Air. Un moyen de locomotion idéal en tournée pour ce retardataire chronique.

Photo GÉRARD GERY

IL S'AUTORISE TOUTES LES EXCENTRICITÉS

En 1973, Claude François est à son apogée. « *Salut les copains* » mandate son photographe vedette, Benjamin Auger, pour réaliser une image « étonnante » pour leur couverture. Le chanteur se prête bien volontiers au jeu – d'autant que les deux se connaissent bien – et pose, comme il termine souvent ses concerts, un peu dénudé...

Photos **BENJAMIN AUGER**





L'étoffe d'un chef d'État. En 1974, il pose pour la rubrique « Si j'étais président » du magazine « Salut les copains ». Sa première mesure (sans surprise) ? « Réformer le système de la limitation de vitesse. » Mais aussi abolir la peine de mort.





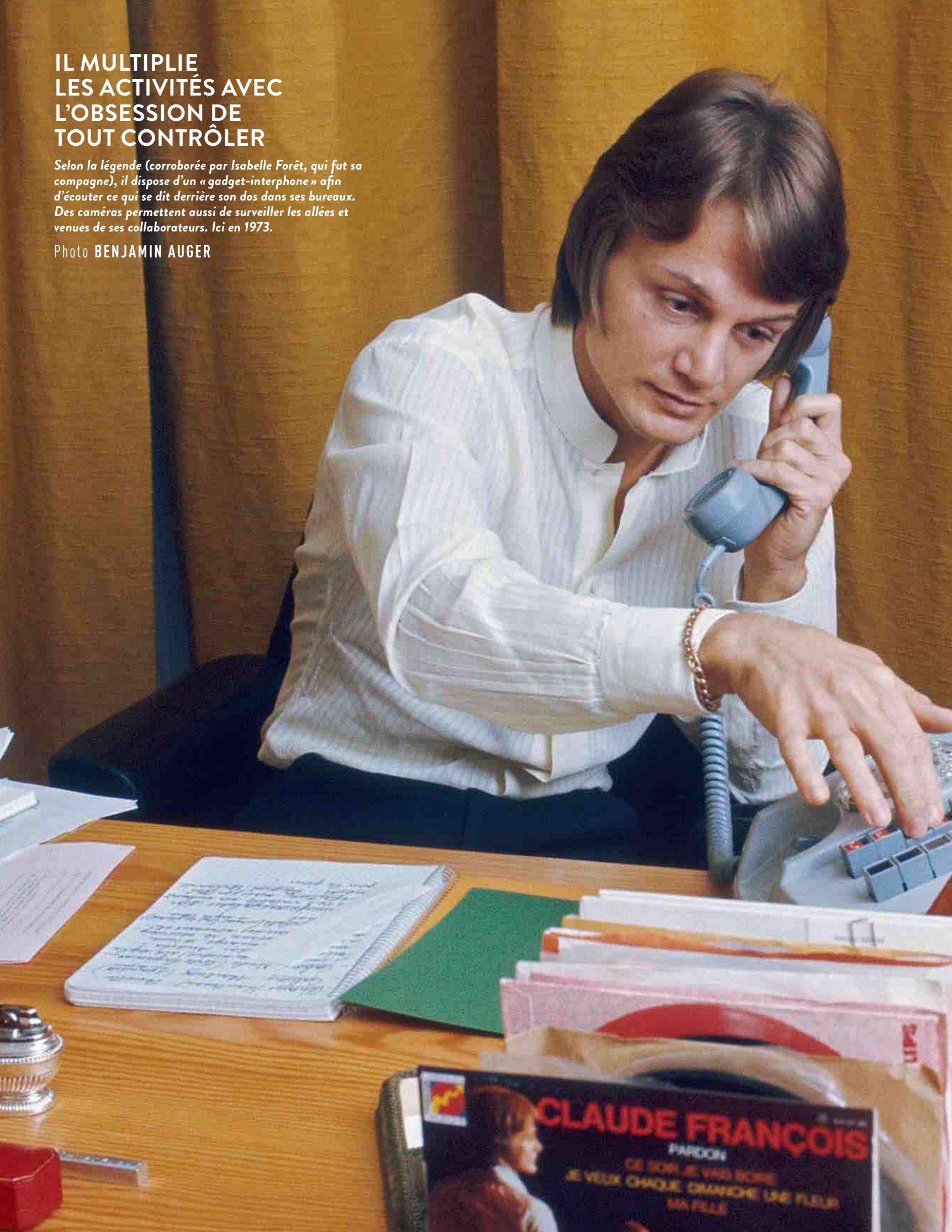
IMPROBABLE MAIS VRAI : IL POSSÉDAIT UN SINGE

Eté 1967. Avec la vraie star du moulin de Dannemois : « Ness Ness ». Un mini-primate qui n'aime rien tant que finir les verres des invités lors des dîners organisés par Claude. Chez lui, même les animaux font le show.

IL MULTIPLIE LES ACTIVITÉS AVEC L'OBSESSION DE TOUT CONTRÔLER

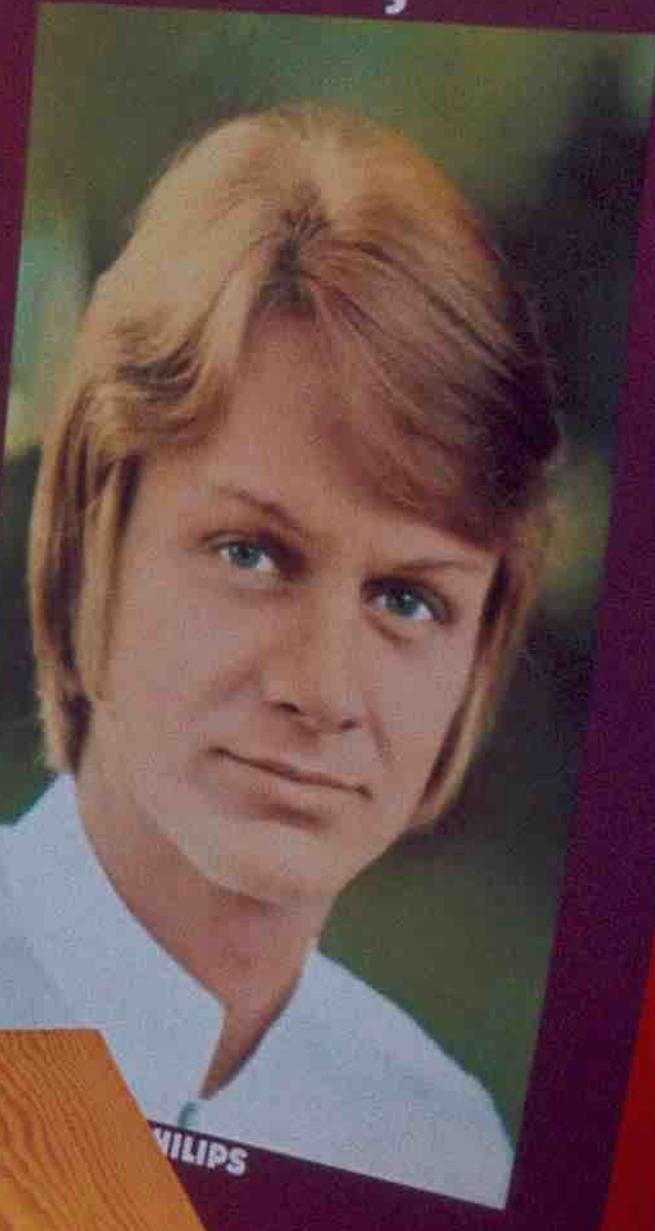
Selon la légende (corroboree par Isabelle Forêt, qui fut sa compagne), il dispose d'un « gadget-interphone » afin d'écouter ce qui se dit derrière son dos dans ses bureaux. Des caméras permettent aussi de surveiller les allées et venues de ses collaborateurs. Ici en 1973.

Photo BENJAMIN AUGER



DISQUES FLÈCHE

CLAUDE FRANÇOIS



LE BUSINESSMAN REDOUTÉ

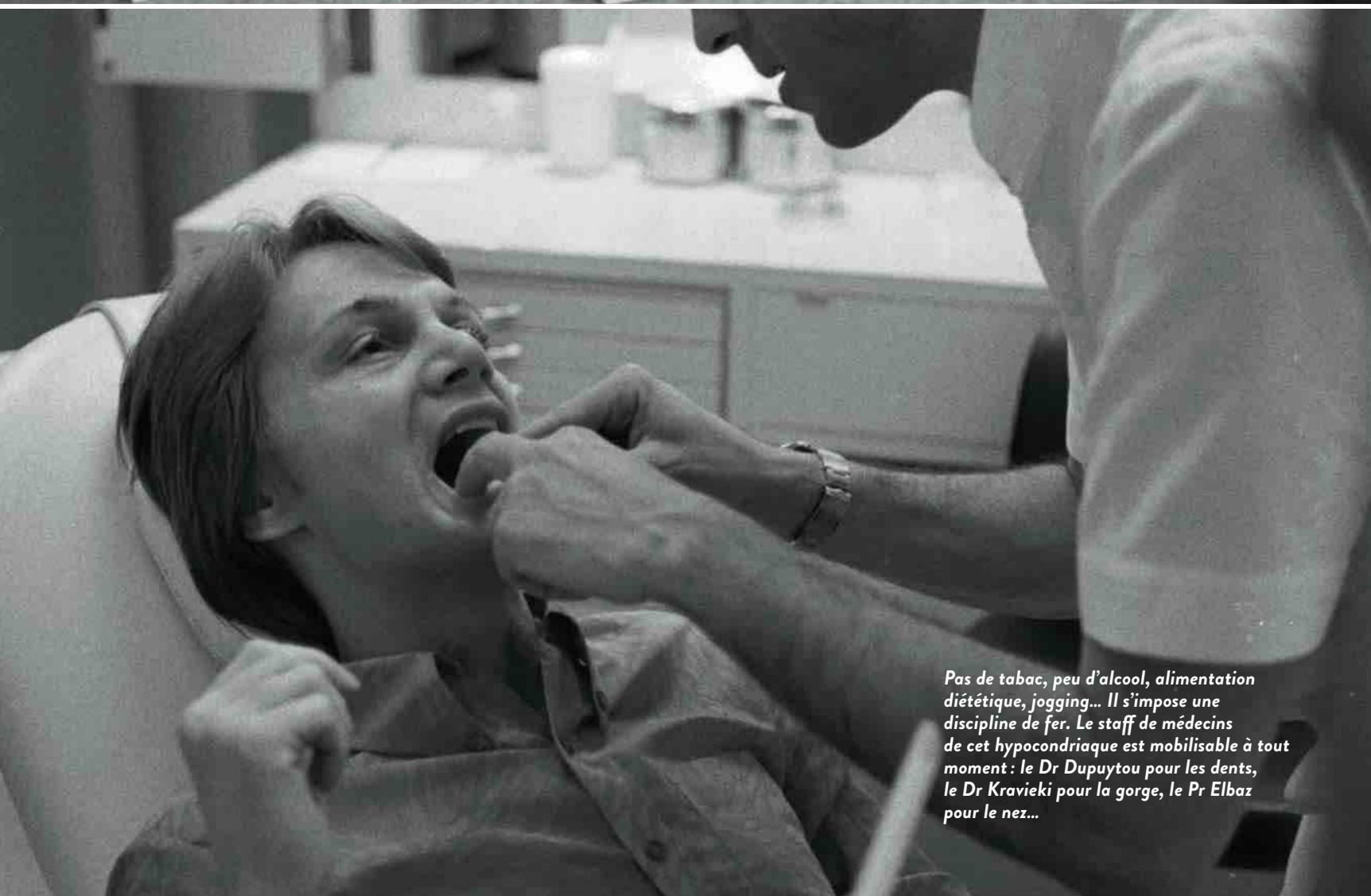
comme un émir? D'avoir un ordinateur à la place du cœur? À Paris Match, il explique en 1975: «Le public imagine que l'artiste est ce saltimbanque qui vit toujours dans une roulotte. Ce sont là des images révolues.» Mais visionnaire ne veut pas dire bon gestionnaire... À sa mort, il restera surtout des dettes.

Avec lui, le téléphone pleure... mais il hurle et réprimande aussi. Dès la fin des années 1960, Claude lance sa propre maison d'édition, pour se

produire lui-même. Sur le modèle de Sinatra, son inspirateur, il bâtit un petit empire créatif qui va de la chanson à la presse («Podium» et «Absolu») en passant par les agences de mannequins et le parfum (Eau noire). À ses équipes, ce maniaque notoire impose un train d'enfer. On lui reproche d'être tyrannique



1969. Du costume de showman aux chaussures de patron. Contrairement aux rumeurs, Claude, 1,72 mètres sous la toise, ne porte pas de talonnettes. Mais ses boots de scène de chez Anello & Davide (il en use 80 paires par an) sont rehaussées.



Pas de tabac, peu d'alcool, alimentation diététique, jogging... Il s'impose une discipline de fer. Le staff de médecins de cet hypocondriaque est mobilisable à tout moment : le Dr Dupuytou pour les dents, le Dr Kravieki pour la gorge, le Pr Elbaz pour le nez...



POUR CE PERFECTIONNISTE, CHAQUE DÉTAIL DE SON LOOK COMpte

*Ses tissus de prédilection ? Cachemire, alpaga...
L'étoffe doit être suffisamment légère pour être déchirée et
jetée à ses fans en fin de spectacle. Henri Le Corre, avenue
Philippe-Auguste, est son chemisier parisien préféré.*

Photos JEAN-JACQUES DAMOUR



SON OMNIPRÉSENCE DONNE LE VERTIGE : DIRECTEUR DE JOURNAL, P-DG, PRODUCTEUR, FABRICANT DE PARFUM...

Au « siège » du 122, boulevard Exelmans. La petite entreprise du P-DG Claude François (ici au premier étage, au centre) s'est installée dans cet hôtel particulier de 400 mètres carrés en décembre 1969. Le domicile du chanteur, au 46, n'est qu'à cinq minutes à pied.

Photos JEAN-CLAUDE DEUTSCH



*Cloclo patron de presse.
Admiratif de la réussite
de Daniel Filipacchi,
il va faire de « Podium »,
le leader des journaux pour
jeunes. Jusqu'à dépasser
le tirage du concurrent
« Salut les copains ».*

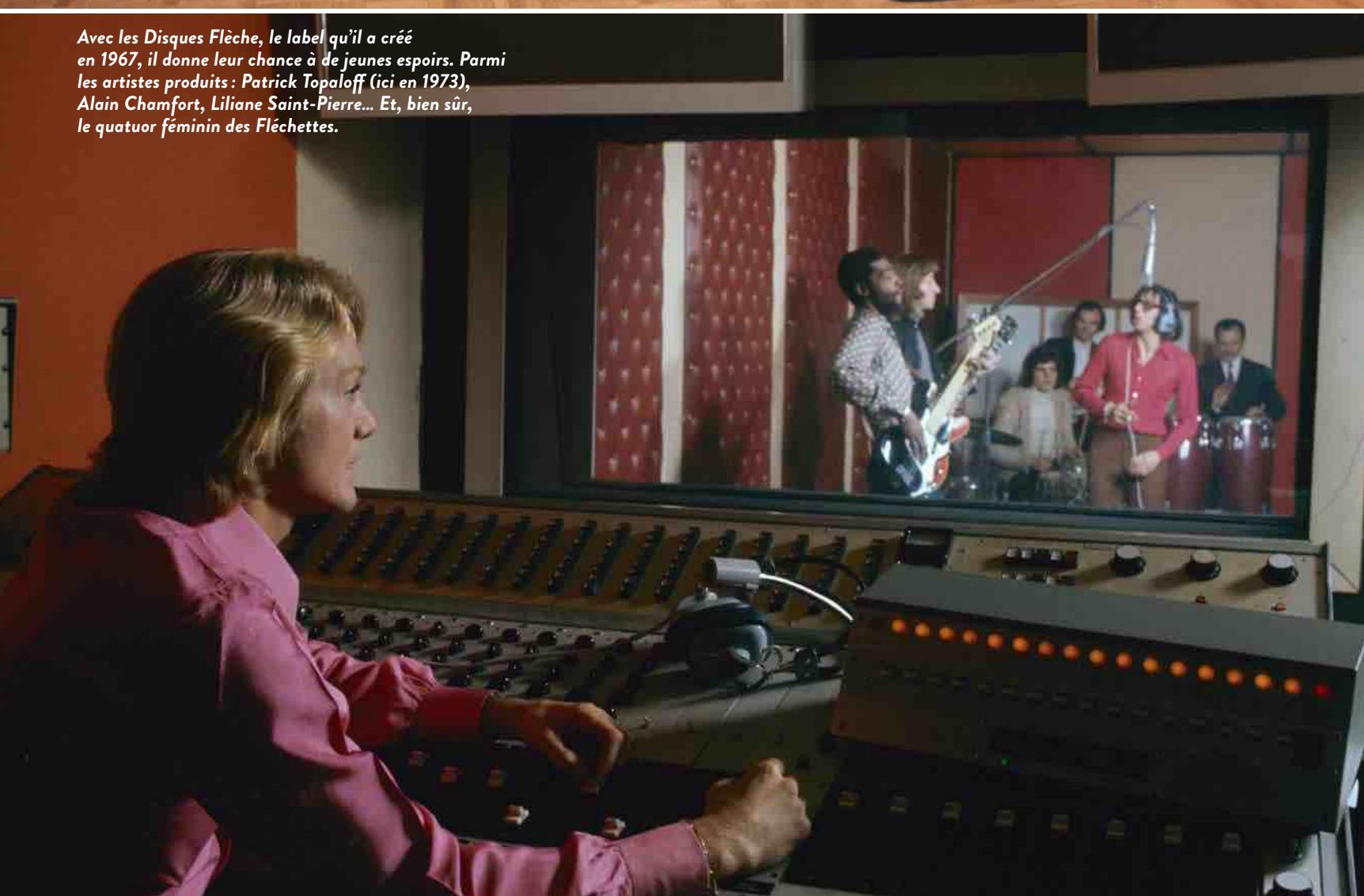
*En ce mois de janvier 1973,
c'est le chanteur Ringo qui
fait la une. Mais le visage de
Claude est toujours en bonne
place en couverture.*





Souverain, il fait la loi. Et régente son armée de Clodettes comme un général en campagne. Il décide de tout : chorégraphies, style vestimentaire, rythme des changements de tenues...

Avec les Disques Flèche, le label qu'il a créé en 1967, il donne leur chance à de jeunes espoirs. Parmi les artistes produits : Patrick Topaloff (ici en 1973), Alain Chamfort, Liliane Saint-Pierre... Et, bien sûr, le quatuor féminin des Fléchettes.



CREATIONS ARTISTIQUES

25 BOULEVARD SAINT-GERMAIN - PARIS 6^e TEL. 05-41-52-02-10

CLIQUEZ
NOTE DE SERVICE
CLIQUEZ

Nicole S.
1/12/70

Si on n'a pas les jolies sœurs... la folie reste "les Flechettes tout court" en refaisant la folie s'il le faut!
Jolies follettes d'agence!
Mme en noir et blanc Claude



London Hilton.

PARK LANE, LONDON, W1A 2HP
WGR/ST/G

8th March 1978

Mr C. Francois
46 Bd Exelmens
75016 PARIS
France

Dear Sir,

No: Outstanding Acc., Account - 17.1.78 - Total Due : £1.044,84

Despite our original statement and two copies with reminders your account remains unpaid.

Please give this account your most urgent attention and send your cheque in settlement by return mail.

Yours faithfully,

William G. Reid
Credit Manager.

NG
Madel ! Madel !
Madel ! et
Madel ! MERDE

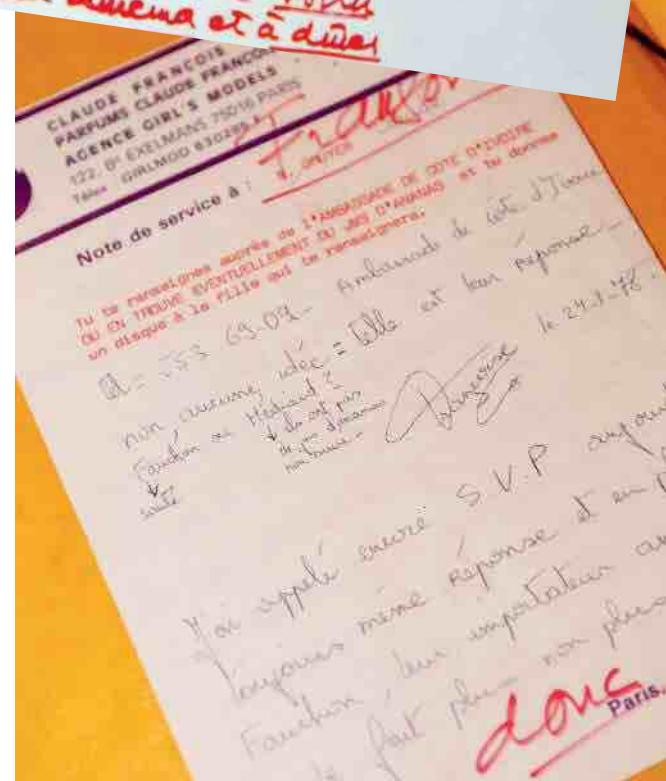
IL COMMUNIQUE AVEC SES EMPLOYÉS GRÂCE À SON DICTAPHONE ET DES NOTES DE SERVICE INCENDIAIRES

Il met son amour des gadgets au service de son besoin de tout maîtriser.

En voiture, en avion, dans sa loge, dans son jardin et même dans sa salle de bains, il enregistre ses directives sur un magnétophone (il en a plusieurs).

Les retranscriptions des cassettes sont ensuite distribuées à qui de droit par sa secrétaire. Certains destinataires se mettent à collectionner ces notes quotidiennes, presque toujours furibardes et excessives.

- X dément une rumeur.
- X et Y Gagnes leur ... album, photo.
- RENCONTREZ vos FAU'S !!! grâce aux super-concours Padium EXCLUSIF!! fin de phase-concours ... allez dépechez-vous et... rendez-vous! Vous POUVEZ GAGNER!
- 23 MAI 1978 GRESILLANTES PHOTOS COULEURS
- MAA-NIII-F!F!-KE! photos de X.
- EEE-TOUR-DISS-ANH!
- "Sois mon MAITRE" pour 24 heures!
Fille-maitre concours-titre!
- Y: vous invite à sortir au cinéma et à danser



Même le président de la République marche à la baguette. Le 17 décembre 1975, pour l'arbre de Noël de l'Élysée, il improvise avec Valérie Giscard d'Estaing un duo inédit sur l'air de « Douce nuit, sainte nuit ». Plus tard, Claude déplorera que VGE chante faux...





FISCALES OU DE SANTÉ, MÊME SES DIFFICULTÉS SONT ORCHESTRÉES

1970. César du meilleur simulateur pour Cloclo, qui vient de s'effondrer au milieu d'un concert à Marseille. Rien de tel qu'une prétendue syncope pour être à nouveau au centre de toutes les attentions.



L'IMAGE D'UN BONHEUR IDÉAL, ET POURTANT...

Jun 1976. Vacances avec Claude Jr, dit « Coco » (à sa dr.), et Marc, 8 et 7 ans. Ils passent ensemble quinze jours en Finlande, le pays de Sofia, la compagne de Claude depuis alors trois ans.

PAPA CHANTEUR

Pendant longtemps, il va aimer ses deux garçons, nés de son histoire avec Isabelle Forêt, loin de la curiosité publique. Officiellement pour les protéger des médias. Mais aussi pour ne pas donner à ses groupies éperdues l'image d'un homme rangé. Et, de fait, il ne l'est pas. Aux aventures extra-conjugales s'ajoute (au moins) une enfant non reconnue, sortie du silence à l'âge de 40 ans. Certains déclarent que Claude François a été mis au courant de cette naissance. Il emportera ce secret avec lui, comme bien d'autres.





SEUL COCO ÉTAIT VISIBLE, MARC DEVAIT RESTER CACHÉ

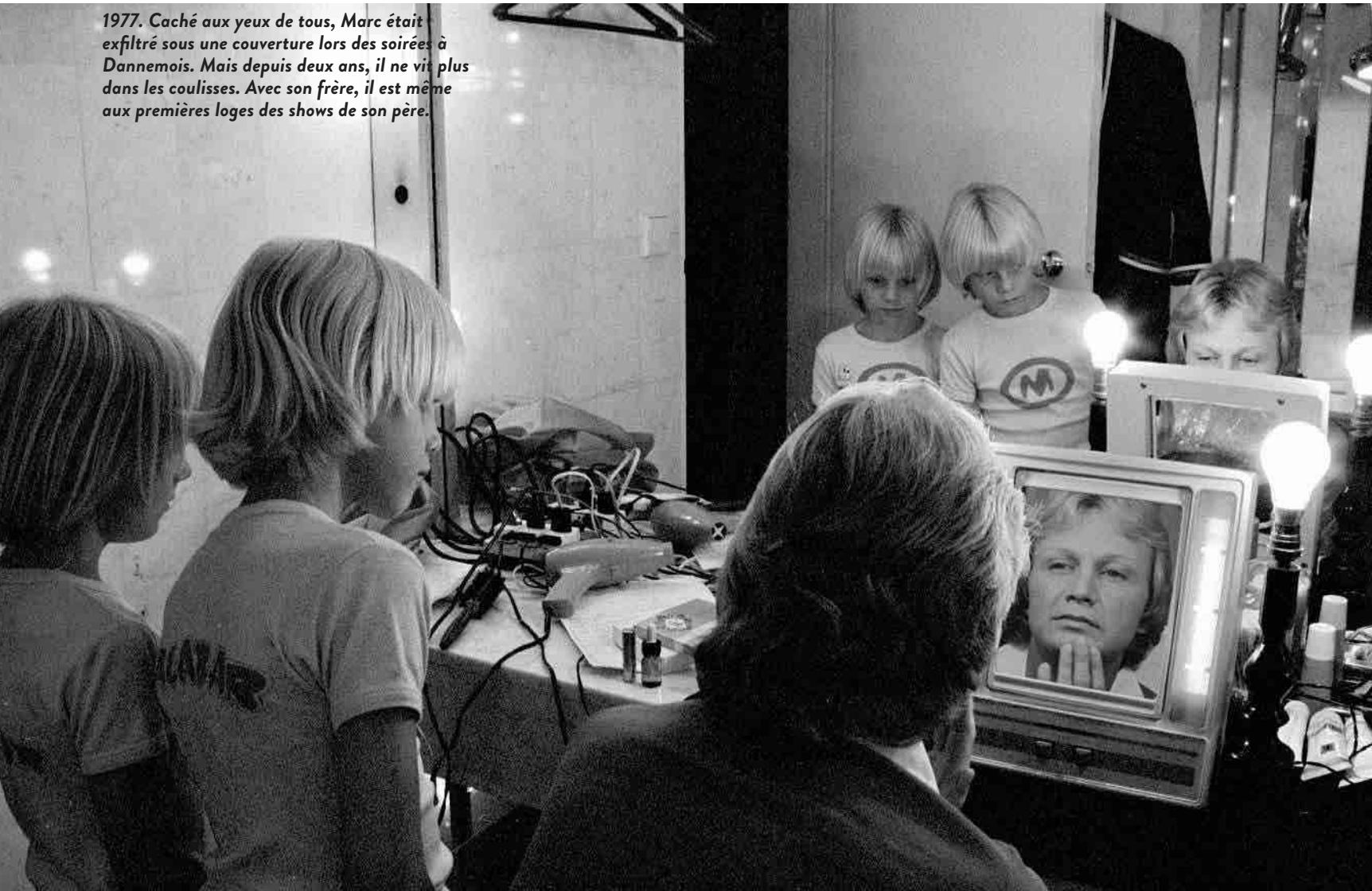
Décembre 1971. Au moulin de Dannemois, avec Coco, 3 ans et demi. Claude a dissimulé à la presse sa naissance, avant d'être contraint de la révéler à cause de photos volées par l'un de ses secrétaires. Mais il parviendra à garder le silence sur celle de Marc, le cadet, pendant six ans !

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH



Juillet 1977. Le salon du 46, boulevard Exelmans fait office de salle de jeux. Depuis la séparation de leurs parents, cinq ans plus tôt, les enfants habitent avec leur mère dans les Alpes-Maritimes.

1977. Caché aux yeux de tous, Marc était exfiltré sous une couverture lors des soirées à Dannemois. Mais depuis deux ans, il ne vit plus dans les coulisses. Avec son frère, il est même aux premières loges des shows de son père.





Avec Fabienne, qu'il appelle «ma Flamande», pendant l'été 1976. L'adolescente belge tombe enceinte alors qu'elle n'a pas encore 14 ans mais, selon sa fille, Claude François la croyait alors majeure.



Julie naît le 15 mai 1977 et est immédiatement séparée de Fabienne. Ici, bébé, dans les bras de sa mère adoptive. Elle n'apprendra la vérité sur ses origines qu'à l'âge de 8 ans.



ET LA RÉVÉLATION D'UNE FILLE CACHÉE

Julie Bocquet en Flandre-Orientale, sa région natale, en février 2018. Six ans plus tôt, elle a fait un test ADN. « Il m'a confirmé ce que je savais déjà », confie-t-elle auprès de Paris Match. La jeune femme et ses frères se sont depuis rencontrés.

Photo ALVARO CANOVAS

Claude François Jr

« LA PERFECTION QU'IL AVAIT EN TÊTE NE S'EMBARRASSAIT PAS DES CONTRAINTES DU QUOTIDIEN »

INTERVIEW PHILIPPE LEGRAND

Paris Match. Lorsque l'on vous parle de votre père, quel est le premier souvenir qui vous revient ?

Claude François Jr. Il y en a plusieurs. Mais, parmi eux, je pense à ces moments paisibles de vraie tranquillité au moulin de Dannemois parce que mon père y réunissait et y retrouvait d'abord notre clan familial. Avec ma mère, ma grand-mère, mon frère et moi. C'était notre havre de paix à la campagne.

Comment se déroulait la vie au Moulin ?

Dès que mon père arrivait, qu'il franchissait la porte, laissant les fans à l'extérieur, il retirait ses lunettes de soleil et sa veste pour entrer dans le costume plus détendu du père de famille. Nous avions notre salle de jeux, les parents la leur, à côté de la salle de cinéma. Mon père avait ajouté une chanson à son répertoire, "Le lundi au soleil", reflet de ce qu'il pensait. Le lundi était un jour sacré. Il prolongeait le week-end avec cette journée en plus où il se consacrait généralement au jardinage. Mais avant d'aller dans le jardin et le potager, il nous interrogeait sur notre semaine, notamment sur nos cours de solfège et de piano. Il tenait à ce que nous apprenions la musique. À vrai dire, ces cours étaient si intenses, si longs, que nous avions tendance, mon frère et moi, à choisir l'école buissonnière, ce qui a fait dire au professeur, s'adressant à notre mère, qu'il était préférable d'en rester là. Elle n'en a jamais parlé à notre père. Le lundi, en fin de journée, il regagnait Paris. Ce lundi qu'il s'accordait, ne l'empêchait pas d'enregistrer sur son magnétophone les instructions qu'il destinait à son équipe et même parfois à ma grand-mère. Des instructions ensuite tapées à la machine puis transmises aux personnes concernées. Chacun retrouvait ensuite ses activités.

Vous dites "il retirait ses lunettes de soleil et sa veste pour entrer dans le costume du père de famille". Voulez-vous dire qu'il y avait chez lui plusieurs personnages ? Différentes personnalités selon les circonstances ?

Ce n'est pas exactement cela. Mon père était toujours sincère. Il s'impliquait au maximum dans tout ce qu'il faisait. Rien n'était approximatif. Mais lorsque ma famille a dû quitter l'Égypte et les facilités d'une vie autour du canal de Suez pour rejoindre la France, le quotidien fut différent. Moins facile. Avec moins, il fallait continuer à vivre. Mon père a su très vite le prix de la sueur, la valeur de l'investissement dans un rôle qui est devenu sa passion, sa vie, son succès. Il n'a jamais oublié d'où il venait, ce qu'il avait enduré, les épreuves, et cette peur de tout perdre du jour au lendemain. Alors il fallait être le meilleur. Toujours. Il a rêvé à ce rôle d'artiste qu'il est devenu à force de travail. Il a construit petit à petit le personnage qui était le sien sur scène. Lorsqu'il quittait le Moulin, il redevenait Claude François, le chanteur, aux allures rapides, marchant vite, lunettes aux verres fumés sur le nez, déterminé à poursuivre son chemin artistique.

Restons à Dannemois. Cette maison de paix et de bien-être n'était-elle pas aussi celle des réceptions ?

Il n'y avait pas de bande de Claude François comme il y a eu la bande de Johnny et d'autres. Mais c'est vrai que, de temps en temps, il conviait quelques relations professionnelles, des artistes, des amis. Johnny, Sylvie, Sheila... Je me souviens aussi de William Sheller ou encore d'Alain Chamfort, avec lequel j'échange toujours.

François Diwo, le journaliste et animateur d'émissions cultes sur Europe n° 1, notamment en duo avec votre père, et auteur de "Claude François inconnu", est allé déjeuner à Dannemois. Il m'a parlé de ce que l'on pourrait appeler "la cérémonie du vin". Racontez-nous.

Mon père aimait l'eau et la nature. Il savait apprécier ces moments de fusion entre soi et l'espace. Il était amateur de produits bio avant l'heure. Il se promenait régulièrement avec une bouteille d'eau de Volvic en verre, pas en plastique. Il avait déjà à

l'époque des pratiques et des réflexes écoresponsables. Et lorsqu'il recevait au Moulin, les invités s'asseyaient autour de la grande table de ferme en bois – que j'ai gardée – puis il leur disait : "Ne bougez pas, je vais chercher un vin à la cave pour accompagner le menu." Il était un amateur de vin, comme ma mère, et il collectionnait les grands crus. Il revenait ensuite à table avec un magnum, adapté aux goûts de chacun, mais, il se gardait bien d'en boire et laissait les invités savourer la bouteille. C'était comme avec la bière, qu'il appréciait, mais il savait aussi qu'une gorgée pouvait faire "gonfler", donner du volume, alors il s'abstenaît.

Et pourtant, il se dépensait beaucoup physiquement ?

Oui, c'est vrai, entre la scène, les répétitions, la danse, les chorégraphies, le rythme effréné de son travail, son cœur battait vite. Il aimait lorsque les cadences étaient soutenues. Il était un entrepreneur-sportif.

Entrepreneur-visionnaire, devrait-on dire ?

Il avait de l'avance probablement aussi parce qu'il anticipait. Il se projetait dans le futur, en imaginant ce que seraient les lendemains, et il les concrétisait avant l'heure. Dans la musique comme dans la mode, dans les médias comme dans les spectacles, il inventait les mondes de demain.

N'était-il pas aussi ce leader que l'on suivait sous l'effet de ses talents de séducteur ?

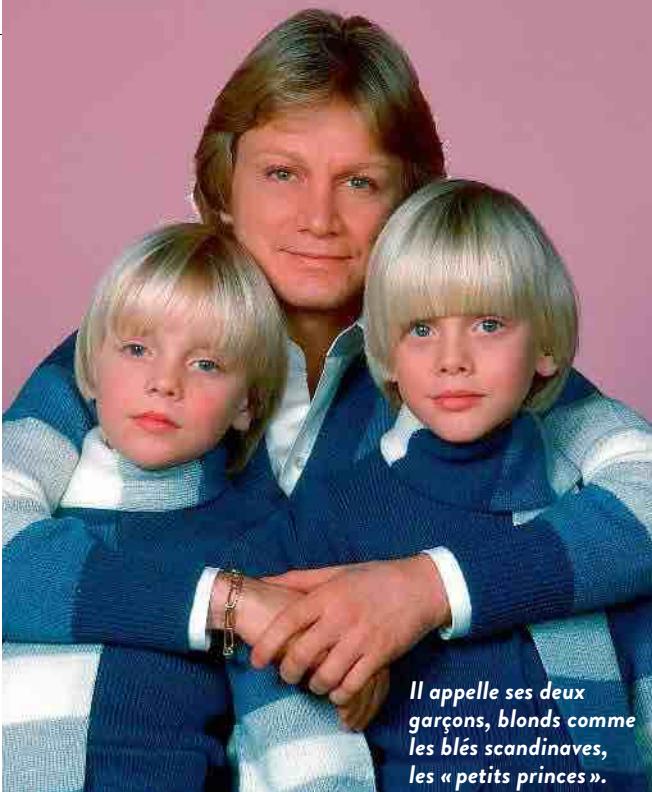
On a dit cela. Je dirai surtout que mon père avait une force de conviction qui allait bien au-delà de l'effet produit par un séducteur. Lorsqu'il croyait à une idée, à un projet, il allait jusqu'au bout, en trouvant les arguments.

Et ses colères, les avez-vous vécues ?

Avec le recul, aujourd'hui, ce n'est pas le mot que j'utiliserais. Il était d'abord exigeant. Son exigence pour lui le rendait exigeant en général et pour tous. Lorsqu'il demanda un jour à ma mère si elle voulait bien repeindre en blanc les marches de l'escalier du Moulin et qu'il ne les trouvait pas assez blanches le week-end suivant, il fallait lui expliquer pourquoi. La perfection qu'il avait en tête ne s'embarrassait pas des contraintes du quotidien. Une marche que vous peignez en blanc un jour, si vous marchez dessus ensuite le reste de la semaine, elle finira par avoir la couleur du quotidien. L'applique de la salle de bain dans l'appartement parisien qu'il veut remettre coûte que coûte alors qu'il fait sa toilette sera fatale. Tous ces détails imparfaits le dérangeaient, ils pouvaient "bugger" sa semaine, croyait-il.

Voulait-il que vous soyez, votre frère Marc et vous, les premiers de la classe ?

Mon père a été marqué par une éducation à l'anglaise, où la culture comme la recherche de l'excellence tiennent une place importante. Voulait-il que l'on soit les premiers de classe ? Peut-être ! Dans tous les cas, ce que je retiens, c'est surtout l'idée qu'il souhaitait que l'on puisse se débrouiller, grandir en s'épanouissant et en considérant que l'apprentissage au quotidien est une bonne école. Tout en cultivant les sens et la réflexion.



Il appelle ses deux garçons, blonds comme les blés scandinaves, les « petits princes ».

Dans votre enfance, il y a eu cette période où votre père a caché au public l'existence de votre frère. Comment l'avez-vous vécu tous les deux ?

Nous étions très jeunes. À ce moment-là, il était difficile pour nous d'en avoir conscience, d'autant que nous étions, la plupart du temps, ensemble, tous les deux, avec notre père et notre mère. Notre vie, dans cette période, s'est bien organisée à quatre. La seule chose, c'est, effectivement, que lorsque je devais sortir en public avec mon père, Marc n'était pas avec nous. Son entourage professionnel lui avait dit qu'à être trop papa sous les projecteurs, il finirait par changer d'image, par passer des boots aux charentaises. Mais les fans n'étaient pas dupes. Ils le savaient. Cela n'a pas duré. Nous avons parlé avec mon frère de cet épisode, bien plus tard, notamment lorsqu'il s'est

agi de lire le scénario de "Cloclo". Il s'est passé du temps avant que nous n'abordions ce sujet. Je peux vous confirmer que nous avons grandi dans une ambiance aimante.

Le phénomène Claude François semble doué d'une éternité sur laquelle vous veillez, avec votre frère. Ses chansons ne sont-elles pas des trésors qui valent de l'or ?

Par an, la diffusion de son répertoire représente en moyenne un chiffre avec six zéros. Depuis plus de cinquante ans, "Comme d'habitude" – "My Way" et ses dérivés génèrent des devises à l'international et se classent toujours en tête des hits. De cela il ne faut pas oublier de retirer les charges, les taxes, les impôts et les redevances multiples. Le fruit de son travail, qui est devenu le nôtre – différemment, certes, comme un devoir –, rayonne au cœur de notre famille.

Quel secret de sa vie n'aurait pas encore été raconté ?

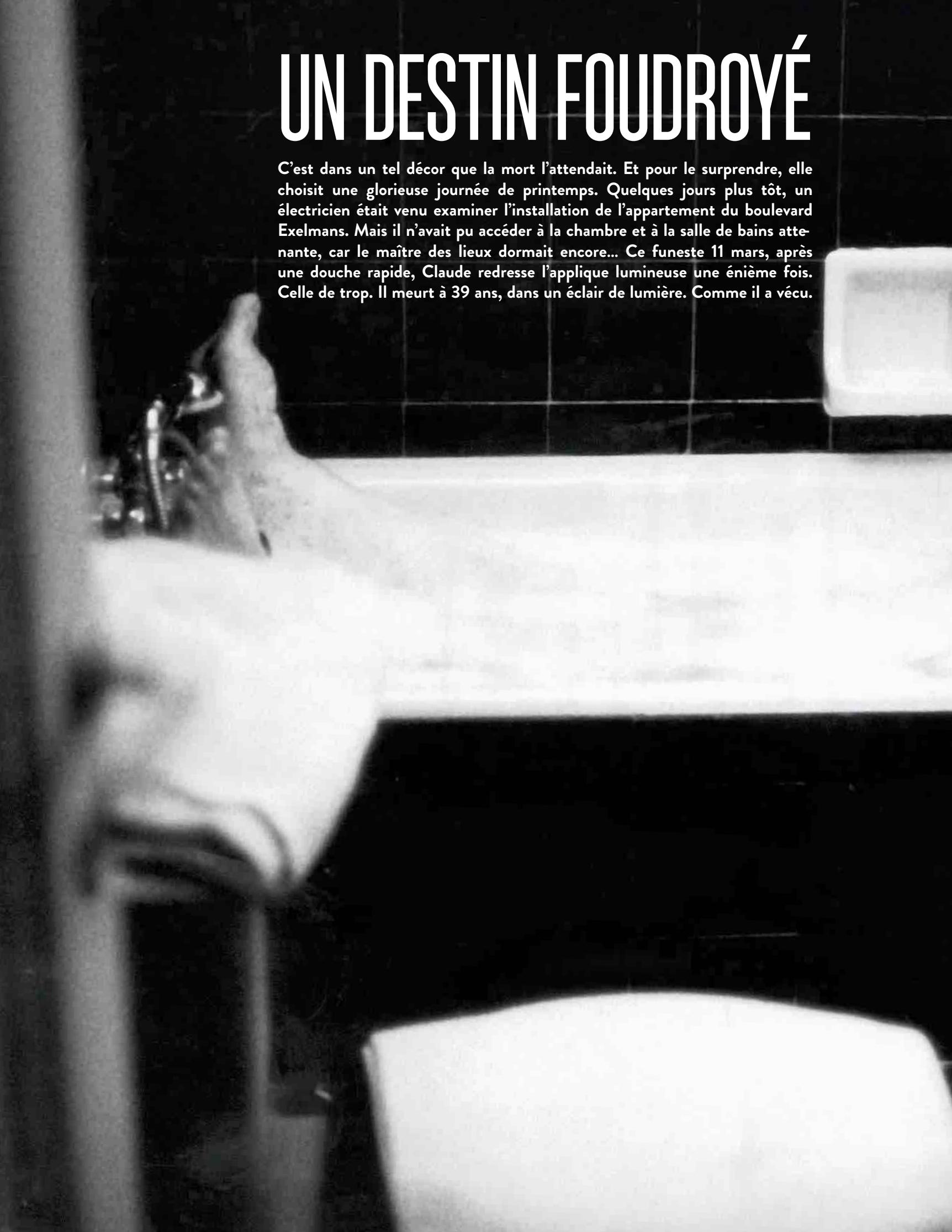
On parle souvent de son exigence mais jamais de son humour. Il aimait rire et plaisanter. Une fois qu'il avait dit ce qu'il voulait avec autorité, il passait aux petites phrases qui déclenchaient les sourires, les fous rires. La détente et la famille faisaient partie de ce qui comptait pour lui. Lorsque mes parents se sont séparés, ils se parlaient, échangeaient souvent. Mon père appelait ma mère, ils restaient longtemps au téléphone, il prenait de nos nouvelles. Nous nous voyions. Je me souviens de ce dernier Noël avec lui. Il nous avait réunis avec sa nouvelle compagne, d'origine américaine. Nous étions avec ma mère, tous ensemble autour du sapin. Il savait ce que voulait dire une famille recomposée.

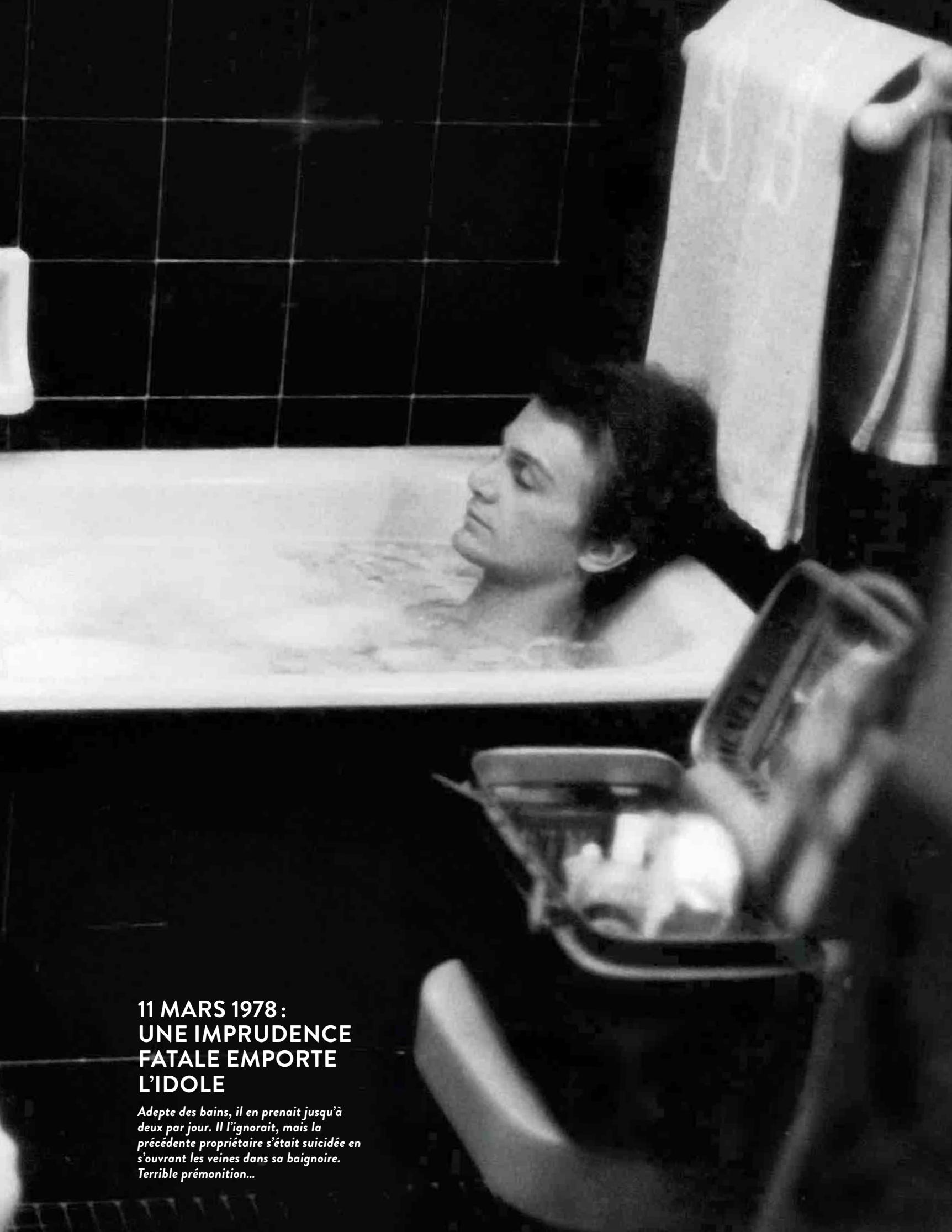
Comment avez-vous appris sa disparition ?

Nous étions dans le sud de la France. On jouait au football avec mon frère. Ma mère nous a dit que notre père avait eu un accident et qu'il était à l'hôpital. Nous sommes partis et nous avons rejoint Paris sans vraiment savoir ce qui se passait. Nous ne pouvions pas regarder la télévision et écouter la radio. Un jour, deux jours passèrent. Puis la terrible nouvelle nous fut expliquée. Je garde en mémoire ce moment-là, lorsqu'il ne fut plus possible de l'ignorer. J'ai eu une réaction nerveuse, comme un sourire crispé, parce que les mots ne venaient pas. Je ne voulais pas y croire. Je suis resté dans le doute un certain temps avant de pouvoir ouvrir les yeux. ■

UN DESTIN FOUDROYÉ

C'est dans un tel décor que la mort l'attendait. Et pour le surprendre, elle choisit une glorieuse journée de printemps. Quelques jours plus tôt, un électricien était venu examiner l'installation de l'appartement du boulevard Exelmans. Mais il n'avait pu accéder à la chambre et à la salle de bains attenante, car le maître des lieux dormait encore... Ce funeste 11 mars, après une douche rapide, Claude redresse l'applique lumineuse une énième fois. Celle de trop. Il meurt à 39 ans, dans un éclair de lumière. Comme il a vécu.





**11 MARS 1978:
UNE IMPRUDENCE
FATALE EMPORTE
L'IDOLE**

Adepté des bains, il en prenait jusqu'à deux par jour. Il l'ignorait, mais la précédente propriétaire s'était suicidée en s'ouvrant les veines dans sa baignoire. Terrible prémonition...



Malgré la pluie, des milliers de fans se pressent autour de l'église Notre-Dame d'Auteuil (Paris XVI^e), où se tiennent les obsèques du « petit prince ». Ce même 15 mars 1978, son nouveau 45-tours, « Alexandrie Alexandra », arrive chezles disquaires...



Le dernier adieu des groupies, difficilement contenues par les gendarmes, vire à l'hystérie collective.



LA DOULEUR DES FANS REJOINT CELLE D'UNE MÈRE INCONSOLABLE

Cimetière de Dannemois. Chouffa, soutenue par Paul Lederman, s'effondre sur le cercueil de son fils. Derrière l'impresario de Claude, André Torrent (à g.), alors animateur sur RTL. Le corps de Claude François a été embaumé, comme celui d'Elvis Presley, et habillé d'un costume de velours bleu marine.

SA SALLE DE BAINS N'A RIEN D'EXCEPTIONNEL. SI CE N'EST LE RIDEAU DE DOUCHE QUI PORTE SES INITIALES EN LETTRES DORÉES

PAR BERTRAND TESSIER

C'est chez lui un réflexe: quand il ouvre les yeux, il regarde le rai de lumière qui dépasse des rideaux de velours. Plus il est faible, plus le temps est nuageux. L'enfant d'Ismaïlia n'a jamais réussi à s'habituer à la lumière morne de la grisaille parisienne. S'il aime tant vivre la nuit, c'est peut-être pour y échapper...

Ce samedi semble prometteur: lorsque Marie-Thérèse Dehaeze, son attachée de presse, entre dans sa chambre pour le réveiller vers midi et demi, il remarque tout de suite la belle lumière qui filtre entre la corniche et le rideau. Il en est certain, il fait beau. Après s'être habillé, il monte le petit escalier qui mène à la terrasse et lève la tête pour profiter pleinement des rayons du soleil. Le beau temps le galvanise. D'une certaine manière, il envie Isabelle, la mère de ses enfants, qui vit dans le sud de la France. À une époque, il avait même acheté un bateau, «L'Ismaïlia», mais il a fini par le vendre. Toujours en tournée, surtout l'été, il n'avait jamais le temps d'en profiter. Et puis, après deux jours en mer, il tournait en rond. Il n'était pas fait pour naviguer. Gamin, il ne se lassait pas de regarder les cargos et les pétroliers remonter le canal de Suez. Adulte, il avait découvert que les plus beaux voyages sont ceux que l'on porte en soi.

Dans la cuisine, Kathalyn et Marie-Thérèse s'affairent.

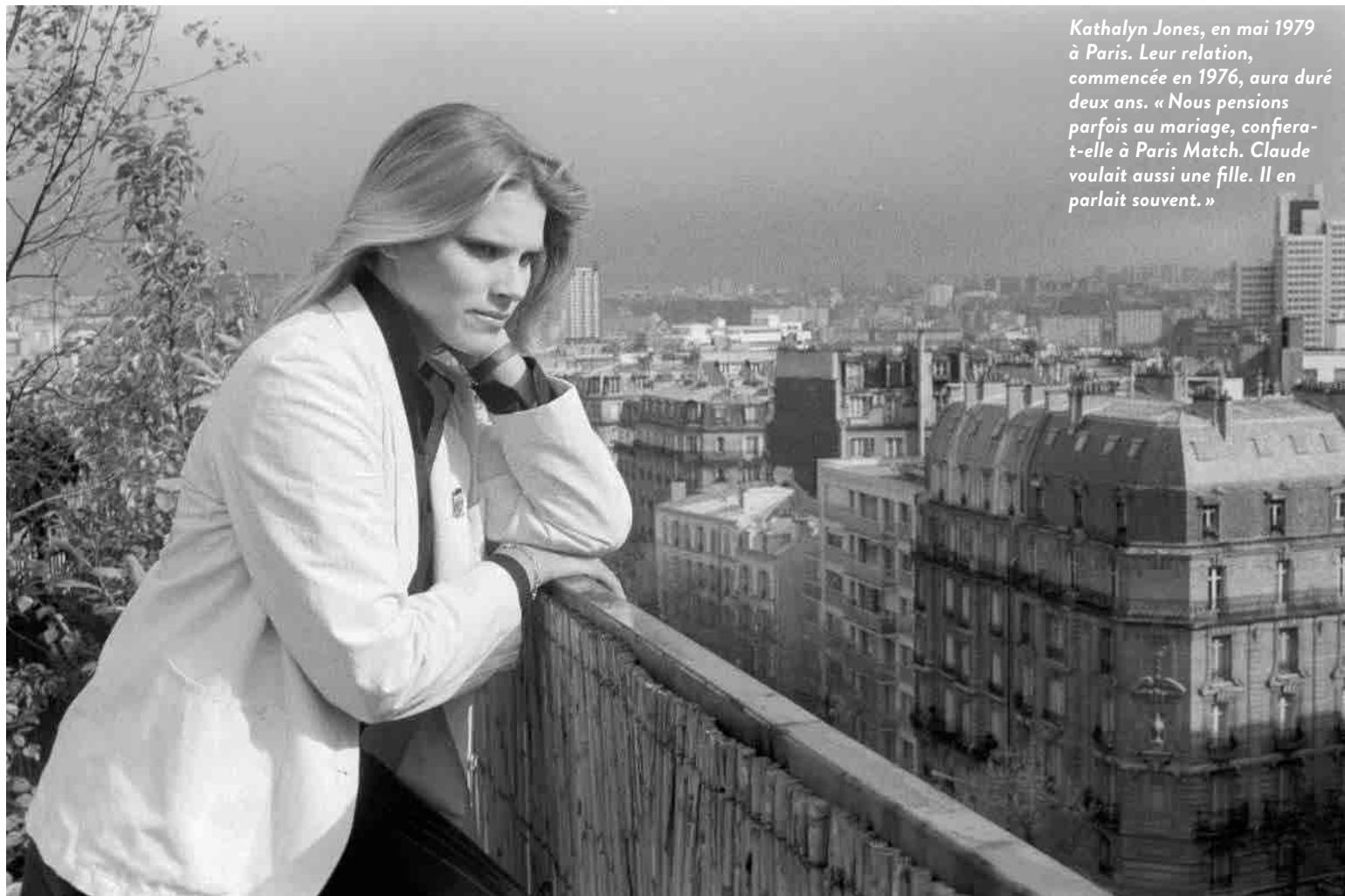
— Tu veux prendre le petit déjeuner sur la terrasse ? lui demande sa fiancée depuis l'escalier.

— Bien sûr.

Il s'approche de la balustrade, ramasse quelques feuilles, saisit un sécateur et coupe quelques tiges mortes. Il se dit qu'il va dicter une note pour faire venir le jardinier: l'entretien quotidien, il se le réserve, mais un nettoyage de printemps s'impose. Kathalyn et Marie-Thérèse arrivent avec le plateau du petit déjeuner, servi dans une jolie vaisselle ancienne, chinée un jour entre deux concerts. Il est d'humeur radieuse, il a oublié le stress de la veille, le retard sur la route, la brume, l'électricité coupée à Dannemois. Il s'assoit, avale une gorgée de thé et se sert une cuillerée de caviar.

Ce n'est pas un caprice de star: il n'en raffole pas vraiment. Il s'en passerait bien, mais son médecin personnel, le Dr Elbaz, a été formel: il n'y a pas meilleur produit contre le vieillissement, car il s'agit de cellules fraîches. Des années plus tard, les fabricants de cosmétiques développeront des gammes de soins anti-âge à base d'œufs d'esturgeon, mais pour l'heure, il les déguste à la petite cuillère.

Ne concevant pas de vieillir, Claude s'échine à mener une vie saine. Pas d'alcool, sauf un verre de grand cru à table et un whisky avec deux tiers de Coca avant de monter sur scène; pas de cigarettes; et encore moins de drogue. Il fait quinze kilomètres de jogging par semaine, et lorsqu'il arrive chez lui, il monte à pied, sans se presser mais d'une seule traite, les neuf étages de son immeuble. Il pratique le yoga pour maîtriser sa respiration. Il se nourrit de légumes cultivés dans le potager de Dannemois et de produits achetés à La Vie claire, la première chaîne bio apparue en France. Il adore les œufs mais, après avoir lu que les blancs étaient nocifs, il ne mange plus que les jaunes, jusqu'à ce qu'un autre article le



Kathalyn Jones, en mai 1979 à Paris. Leur relation, commencée en 1976, aura duré deux ans. « Nous pensions parfois au mariage, confierait-elle à Paris Match. Claude voulait aussi une fille. Il en parlait souvent. »

fasse changer d'habitude. Toujours en quête de l'éternelle jeunesse, il est prêt à tester toutes les cures de jouvence : il prend quotidiennement des pilules de Gerovital, une sorte d'ancêtre de la DHEA découvert en Roumanie. Même ses jeunes fiancées, qui ont la vingtaine, sont priées d'en prendre ! Il n'hésite pas non plus à s'enduire de crèmes, d'onguents et de masques. C'est un métrosexuel avant l'heure : il prend un soin extrême de son apparence, n'hésitant pas à sortir maquillé ou épilé – ce qui, dans une société très codifiée, lui vaudra une réputation d'homosexuel aux yeux des machos.

En réalité, ce qu'il craint le plus, c'est la déchéance, et, plus encore, la maladie. S'il s'étourdit dans le travail, c'est pour ne pas y penser. Terrorisé par le cancer, il ne s'est jamais remis d'avoir vu Olivier Despax, leader des Gamblers, le groupe de ses débuts, mourir en six mois, à 35 ans, d'une leucémie. Sa phobie des microbes et autres parasites le ferait passer pour un émule de Howard Hughes, roi des hypocondriaques devant l'Éternel. Il fait installer des lampes à ozone dans sa loge pour purifier l'air, et il n'hésite pas à sortir un aérosol anti-septique dès qu'une personne enrhumée pénètre dans son bureau, comme une bombe bactériologique.

**IL Y A QUELQUES JOURS,
IL A FÊTÉ SON TRENTÉ-
NEUVIÈME ANNIVERSAIRE.
ENFIN, « FÊTÉ » EST UN
GRAND MOT. POUR LUI,
C'ÉTAIT UN JOUR DE DEUIL,
UNE SORTE D'ADIEU
À LA TRENTAINE**

Il y a quelques jours, il a fêté son trente-neuvième anniversaire. Enfin, «fêté» est un grand mot. Pour lui, c'était un jour de deuil, une sorte d'adieu à la trentaine. Il a demandé à ses deux directeurs artistiques, Jean-Pierre Bourtayre et Guy Floriant :

– Comment vous me voyez à soixante ans ? Toujours en train de danser avec les Clodettes ?

Ils ont eu la présence d'esprit de répondre :

– Non. On te voit comme Frank Sinatra.

«The Voice»... Celui que, enfant, au Sporting de Monaco, on lui avait empêché d'approcher. Il y a pire référence.

Depuis quelque temps, il s'est trouvé un Casque bleu : Marie-Thérèse Dehaeze, ancienne attachée de presse des disques Decca. Il l'a engagée pour sa réputation, et elle ne se laisse pas marcher sur les pieds, contrairement à la plupart de ses collaborateurs, qui lui passent tout. Elle le vouvoie, marquant ainsi une distance dans un milieu où le tutoiement est de rigueur, et ses propos sont toujours carrés, précis, sans affect. N'étant pas habitué à cela, il lui a donné un surnom : « Iceberg ». Il a toujours aimé rebaptiser ses collaborateurs : Obélix, Normandie, la Glu... Mais il respecte Marie-Thérèse, car il sait qu'elle est dans le rôle qu'il lui a assigné.

Suite p. 78

Elle a vite compris le personnage, inutile de vouloir le changer. Plutôt que de l'affronter en lui répétant qu'il est en retard, elle a mis au point une stratégie : intégrer ses retards en falsifiant les horaires. Quand il a des rendez-vous, elle lui annonce qu'il doit y être deux heures plus tôt...

C'est ce qu'elle a fait aujourd'hui encore pour l'émission de Michel Drucker, « Les Rendez-vous du dimanche ». L'animateur et son équipe ont besoin de lui à 15 heures, elle lui a donc dit : rendez-vous à 13 heures. Claude a-t-il deviné son subterfuge ? Toujours est-il que, ce samedi, il prend son temps. Le soleil l'entraîne dans une langueur qui lui rappelle son enfance.

— Los Angeles, c'est un peu comme l'Égypte, non ? lance-t-il à Kathalyn. Il y a des palmiers, la mer et le ciel bleu.

— Si l'on peut dire, sourit-elle.

— C'est même mieux : il y a la musique américaine, les studios, des concerts partout. On aura une maison avec piscine, on pourra en profiter toute l'année, pas comme au moulin...

Il lui a annoncé son intention de se partager entre la France et l'Amérique. Six mois ici, six mois là-bas. Ce sera une nouvelle vie, une autre vie, mais elle sait qu'il sera heureux dans ce pays qui lui correspond bien, puisque tout y est possible.

— Claude, il va falloir vous préparer, coupe Marie-Thérèse, qui le ramène à la réalité du jour.

— Iceberg, profite du soleil ! C'est le seul luxe qui soit gratuit !

Il décide néanmoins de redescendre à l'appartement, où Gérard Minchella, son chauffeur, pointe une tête.

— Je suis arrivé. Il y a des choses à prendre ?

— Non.

— Alors je descends surveiller la voiture.

— Dis-moi, Gérard, hier soir tu as dit devant Marie-Thérèse, Sylvie et Jean-Pierre que tu étais allé en urgence à La Ferté-Alais déposer le chèque pour régler l'électricité du moulin.

— C'est ta sœur qui me l'avait demandé...

— Tu sais quelle fonction tu as pour moi ?

— Oui, chauffeur et secrétaire.

— Tu connais l'étymologie du mot secrétaire ?

Gérard reste silencieux.

— "Secrétaire", reprend Claude, signifie "savoir garder un secret". C'est clair ?

Il est 14 h 10, et Claude cherche à joindre Josette. À Dannemois, on lui dit qu'elle n'est pas encore arrivée. Il l'appelle donc à son domicile parisien, à deux pas de chez lui, puisqu'elle habite, elle aussi, boulevard Exelmans, en face de ses bureaux.

— Tu n'es pas encore partie ? Qu'est-ce que tu fous ?

Cette manière de prendre les gens en faute, Josette la connaît par cœur. Lui reprocher, à elle, d'être en retard : c'est vraiment l'hôpital qui se moque de la charité. Elle esquive comme elle peut :

— J'étais sur le palier, j'ai entendu le téléphone, j'ai rouvert la porte...

— Ne traîne pas. Tout est prêt pour ce soir ?

— Oui, on a fait les courses, elles sont dans le coffre.

— Ils ont bien sorti le mobilier de jardin ? La fameuse note de service d'avant son départ en Suisse...

— Oui. Le barbecue aussi. Tout sera impeccable.

— Bien ! S'il fait aussi beau demain, on déjeunera dehors. Bon, allez, vas-y !

À Los Angeles, il aura une vaste salle de bains, avec du marbre, de grands miroirs, une douche et une baignoire. Ce sera une pièce à part entière, il pourra y passer du temps, sans avoir l'impression de tourner en rond comme dans une cage. Il aura la place d'installer des bougies parfumées et des pots-pourris aux senteurs exotiques. Mieux, ils auront chacun la leur, Kathalyn et lui.

Ici, à Paris, c'est une sorte de petite boîte, sans fenêtre. Quelques mètres carrés à peine. Rien d'exceptionnel, si ce n'est la robinetterie, plaquée or, et le rideau de douche, blanc, qui porte ses initiales en lettres dorées.

Pendant que Claude prend sa douche, Kathalyn est redescendue dans la chambre. Elle l'entend couper l'eau, il commence à se sécher. Elle s'approche de la porte restée entrouverte et lui demande :

— Tu veux que j'aille au moulin par mes propres moyens ou tu repasses me chercher après l'émission ?

À ce moment-là, Claude remarque l'applique de bronze ornée de deux abat-jour en forme de tulipe. Elle est de travers. Penchée. Inclinée. Oblique. Cette fichue applique qui n'arrive pas à tenir droit ! Presque tous les jours, il la redresse, machinalement, comme un réflexe. Il ne supporte pas de la voir ainsi, abandonnée à son sort. C'est une insulte à ce perfectionnisme qui est son moteur, mais qui, ce samedi, va lui jouer un sale tour.

Alors que ses pieds baignent encore dans un fond d'eau, son geste précède sa pensée : il tend le bras pour la relever de l'index et du majeur.

« Aïe ! »

Ce n'est pas une simple interjection, ce n'est même pas un cri, c'est un hurlement de douleur, guttural, abyssal, aussi interminable qu'effrayant, qui retentit dans tout l'appartement.

Par l'entrebattement de la porte, Kathalyn voit ses doigts se crisper, son corps se contracter, son visage se convulser. À cet instant, elle ne sait pas que les fils électriques, dénudés à force d'avoir été trop souvent manipulés, ont fini par se toucher et provoquer un court-circuit. Elle ne voit pas que les doigts de Claude sont restés collés à l'applique. Elle ne se dit pas que ses sabots suédois en bois l'isolent du courant et lui permettront d'éviter d'être, elle aussi, électrocutée. Elle ne pense pas, elle ne réfléchit pas, elle ne raisonne pas. Mais son instinct lui dit qu'elle doit le sortir de là. Tout de suite.

Avec une force dont elle ne se serait jamais crue capable, elle se jette sur lui pour le sortir de la baignoire. Elle le tire si puissamment qu'il entraîne avec lui l'applique, qui se désolidarise du mur et se fracasse au sol.

Il ne bouge plus. Il respire à peine.

Pour le ranimer, elle commence un bouche-à-bouche avec l'énergie du désespoir, tandis que Marie-Thérèse, accourue après les hurlements de Claude, se précipite pour appeler le Dr Kravieki, son généraliste, qui frôle les 80 ans.

— Arrêtez de me faire marcher... lui répond-il.

— Mais si, c'est vrai, il ne respire plus.

— Je le connais, quand il a un bobo, c'est la fin du monde. Je ne vais pas me déplacer pour une poignée de châtaignes.

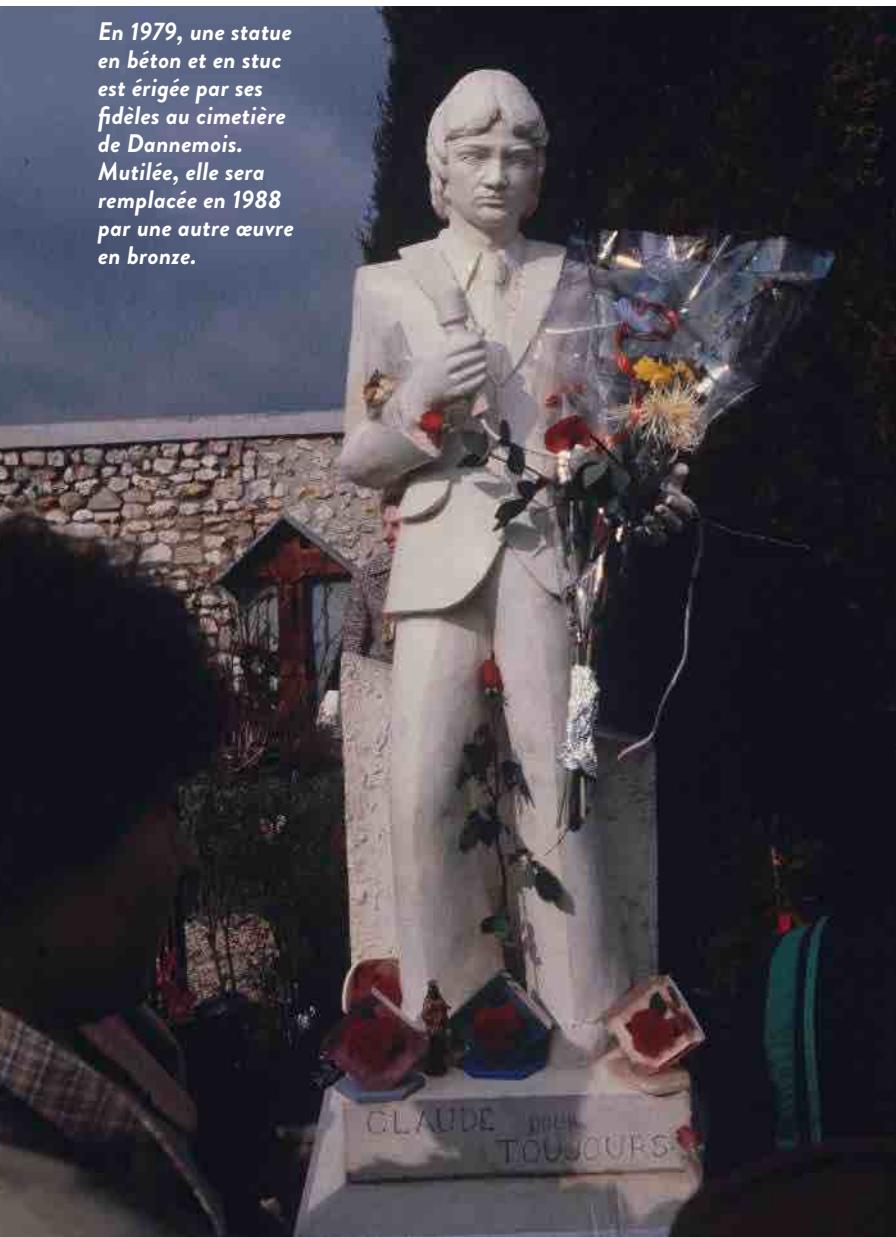
Elle a beau protester, il refuse de venir.

— J'ai du monde dans ma salle d'attente.

Elle demandera quand même à Gérard Minchella d'aller le chercher dans son cabinet, avenue Mac-Mahon. Elle se replie ensuite sur le Dr Elbaz, son oto-rhino.

CLAUDE REMARQUE L'APPLIQUE DE BRONZE. ELLE EST DE TRAVERS. IL NE SUPPORTE PAS DE LA VOIR AINSI, C'EST UNE INSULTE À SON PERFECTIONNISME

En 1979, une statue en béton et en stuc est érigée par ses fidèles au cimetière de Dannemois. Mutilée, elle sera remplacée en 1988 par une autre œuvre en bronze.



– J'arrive, mais je suis rue de la Pompe. J'en ai pour un quart d'heure au moins, le temps de récupérer ma voiture. Appelez les pompiers en attendant...

Sans révéler l'identité du blessé, pour éviter toute fuite dans la presse, elle donne les coordonnées de l'appartement aux pompiers.

– On arrive, lui répondent-ils.

Au central des pompiers de Paris, l'appel en provenance du 46, boulevard Exelmans est immédiatement transmis à la caserne d'Auteuil, mais leur équipe d'urgence est déjà en intervention. C'est alors à la caserne de Grenelle, de l'autre côté de la Seine, que l'alerte est déclenchée.

– Un homme électrocuted boulevard Exelmans ! annonce le haut-parleur.

Le sergent Jacquinot et son équipe se précipitent vers la rampe glissante, dévalant directement dans le garage. En moins d'une minute, le camion rouge démarre à toute vitesse. Avenue Émile-Zola, Javel, pont Mirabeau, avenue de Versailles... À toute allure, ils traversent Paris, répondant à l'urgence.

Une fois qu'ils sont arrivés devant l'immeuble de Claude François, le sergent Jacquinot, en tête, décide de ne pas prendre

l'ascenseur, situé à droite de l'entrée, où des plantes vertes ornent le hall. Il préfère l'escalier de secours, sur la gauche. Les neuf étages ne lui font pas peur : dans la trentaine, en pleine forme physique, il ne veut pas risquer d'être bloqué dans l'ascenseur à un moment aussi crucial.

Arrivé en haut, il pousse la porte. À l'intérieur, Kathalyn et Marie-Thérèse, désemparées, lui laissent la place.

– Laissez-nous, s'il vous plaît, demande-t-il d'un ton ferme, tout en s'agenouillant auprès de Claude François, toujours étendu entre la salle de bains et la chambre, les cheveux encore mouillés.

Le sergent Jacquinot commence par vérifier le pouls sur la carotide. Aucun battement. Il éclaire ensuite ses pupilles avec une lampe, elles demeurent fixes, dilatées, signe d'un arrêt cardiaque. Pendant qu'un de ses collègues prépare le matériel de respiration artificielle – les défibrillateurs n'étant pas encore courants à cette époque –, il place le talon de sa main droite sur le sternum de Claude et commence un massage cardiaque. Ses gestes sont précis, réguliers. Il applique deux compressions par seconde, entrecoupées de deux insufflations, pratiquées avec la méthode du bouche-à-bouche.

Le sergent Jacquinot a déjà effectué ce geste des dizaines de fois, sauvant des vies à de nombreuses reprises, et il est déterminé à ne pas échouer cette fois. Peu à peu, il perçoit un faible retour du pouls. Le cœur de Claude François semble reprendre un rythme, bien que difficilement.

– Tu sais que c'est Claude François, dit alors l'un des pompiers à Jacquinot.

Ne voyant aucune réaction, il insiste :

– Cloclo, le chanteur !

Le sergent, absorbé dans ses manœuvres, se rend alors compte que c'est bien le célèbre chanteur, l'idole des jeunes, qu'il est en train de ranimer. Il se surprend à sourire brièvement à l'idée de raconter cette histoire à sa femme lors du dîner, le soir même.

Mais à cet instant, le rythme cardiaque de Claude commence à flancher à nouveau. Un mince filet de sang apparaît à la commissure de ses lèvres. Le sergent comprend immédiatement : une embolie pulmonaire est en train de se produire.

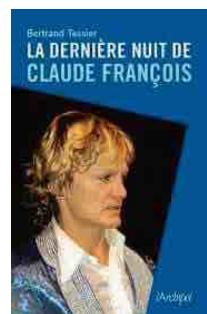
Le médecin des pompiers, le Dr Noël, qui vient d'arriver avec un équipement médical plus sophistiqué, tente une intervention d'urgence. Il applique des électrodes sur le torse de Claude et administre un électrochoc, en désespoir de cause.

Pour une fois, Claude François n'a pas la baraka, cette chance qui l'a toujours accompagné. Il ne survivra pas. Claude François, l'idole de millions de Français, n'aura jamais 40 ans.

Les pompiers allongent son corps sur le lit et le recouvrent d'un drap. Le Dr Noël, bouleversé, ferme les yeux du chanteur. Incapable de lui-même annoncer la nouvelle, il demande au sergent Jacquinot de le faire.

Lorsque Jacquinot ouvre la porte, Kathalyn et Marie-Thérèse comprennent immédiatement ce qu'il s'est passé. Rien n'a besoin d'être dit. Les visages marqués, le regard triste et impuissant du sergent leur disent tout. La joie, les projets, tout ce qui animait Claude quelques minutes plus tôt s'est envolé. C'est fini.

Il n'y aura plus de lundis au soleil. Plus de mardis, de mercredis ni de week-ends pour l'idole de toute une génération. ■



*Extraits de « La dernière nuit de Claude François », de Bertrand Tessier, éd. L'Archipel, 2012.



LA CLOCLOMANIA

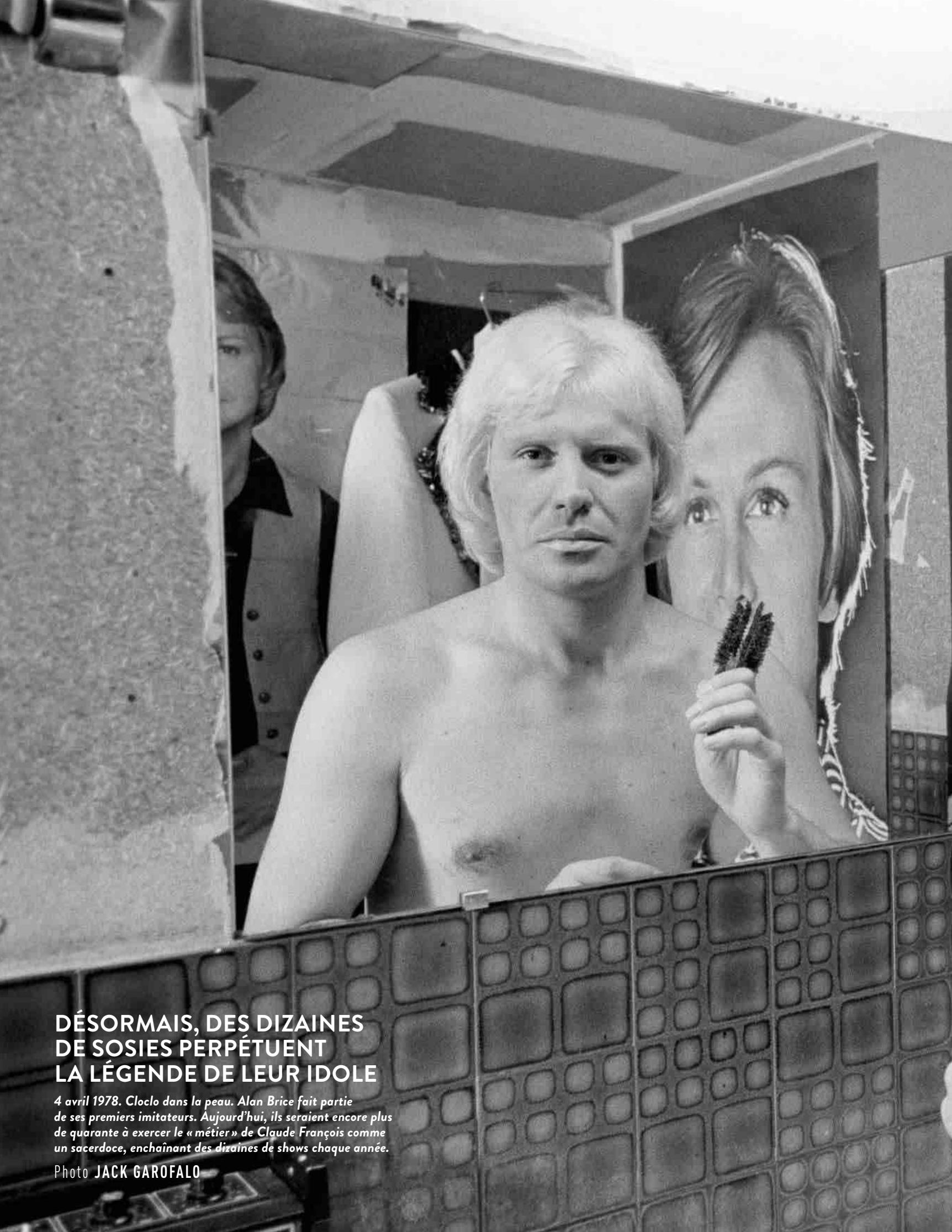
«Clone» François vous salue bien. En 2004, le triomphe de «Podium» confirme que le mythe fait toujours recette. La comédie de Yann Moix, dans laquelle Benoît Poelvoorde campe un sosie accro à son modèle, attire près de 3,5 millions de spectateurs. Jolie performance aussi pour «Cloclo» (2012), le biopic de Florent-Emilio Siri, avec un Jérémie Renier confondant d'exactitude dans le costume à paillettes du showman. À l'écran ou dans la vie, les «doublures» de l'icône continuent d'alimenter un business posthume hors norme.



VINGT-CINQ ANS APRÈS SA MORT, SON IMAGE EST PLUS POPULAIRE QUE JAMAIS

*Égocentrique, despote mais irrésistible.
Pour sa performance volcanique, qui lui a imposé
des heures de chant et de cours de danse,
Benoît Poelvoorde décroche une nomination au César
du meilleur acteur en 2005.*

Photo ANTOINE LE GRAND



DÉSORMAIS, DES DIZAINES DE SOSIES PERPÉTUENT LA LÉGENDE DE LEUR IDOLE

4 avril 1978. Cloclo dans la peau. Alan Brice fait partie de ses premiers imitateurs. Aujourd'hui, ils seraient encore plus de quarante à exercer le « métier » de Claude François comme un sacerdoce, enchaînant des dizaines de shows chaque année.

Photo JACK GAROFALO



Yann Moix

« ÊTRE SOSIE, C'EST LE STADE ULTIME DE L'AMOUR. ON DEVIENT LA PERSONNE QU'ON AIME »

INTERVIEW IRÈNE FRAIN

Paris Match. Votre roman n'est pas simplement une mise en scène hilarante de la vie d'un sosie de Claude François, c'est aussi un compte rendu méticuleux de la vie de l'artiste et de ses manies. Pourquoi cette fixation ?

Yann Moix. J'ai un côté obsessionnel, un peu crétin savant, comme le personnage interprété par Dustin Hoffman dans "Rain Man". Par exemple, je retiens toutes les dates, j'adore faire des calculs, je suis fasciné par les encyclopédies. Or, en 1998, en regardant une émission de télé qui commémorait les vingt ans de la mort de Cloclo, j'ai découvert l'univers de ses sosies. Ça m'a fasciné, j'ai voulu en faire un roman. Mais, comme d'habitude, je suis devenu monomaniaque, je me suis documenté à fond avant de passer à la fiction et d'inventer le personnage de Bernard Frédéric, cet homme dont toute la vie gravite autour de feu Cloclo. Donc, dans mon roman, les personnages de sosies et la microsociété qui tourne autour d'eux sont complètement inventés, mais tout ce qui est dit sur la vie de Cloclo est authentique, comme la date à laquelle il a eu sa première Rolex... Exactement comme dans une biographie de Gide écrite par un sorbignon, où l'on peut trouver ce qu'il faisait dans tel hôtel d'Amérique du Sud fin août 1947.

Mais pourquoi cette fixation sur Cloclo ?

Pour les Français, il en va de la mort de Cloclo comme du 11 Septembre : tout le monde se souvient de ce qu'il faisait le jour de son décès. Moi, le 11 mars 1978, j'avais 10 ans, je regardais encore "L'île aux enfants" et je vivais à Fleury-les-Aubrais. Quand j'ai appris sa mort à la télé, je me suis dit : si les types en costume à paillettes qu'on voit à la télé le samedi soir passent aussi de l'autre côté, et pas seulement les anonymes, c'est vraiment sûr, la mort existe. Ce fut donc pour moi un événement capital.

Mais vous avez maintenant 34 ans. Régression ? Futilité ?

Pas du tout. Claude François est un immense mythe populaire. Il fait partie de notre patrimoine. Des masses de gens se rendent en excursion sur sa tombe et visitent son moulin comme si c'était Versailles ou la tour Eiffel. Il suscite même parfois un culte d'ordre mystique. Donc c'est un vrai sujet de roman. D'autant que les rythmes de Cloclo ont traversé les modes. Il était formidablement en avance sur son temps.

Mais on n'écrit pas de romans pour des raisons raisonnables. Il faut un déclic irrational...

Oui. Et il y en a eu un : lors de l'émission de télé qui commémorait les vingt ans de sa mort, j'ai été arrêté par la phrase d'un de ses sosies. À la question : "Pourquoi avez-vous voulu devenir sosie de Cloclo ?" il a répondu : "Je ne pouvais plus supporter l'anonymat." Il avait enregistré sur CD l'intégrale de l'œuvre de Cloclo

et, en guise de coffret, il entreposait ses disques dans une boîte de camembert qu'il avait repeinte à la main...

Qu'est-ce qui vous a fasciné dans cette phrase ?

J'y ai lu la soif éperdue de célébrité qui a désormais gagné toutes les classes de la société. La célébrité résulte généralement d'un travail long et difficile, mais les gens, actuellement, sont rebutés par la lenteur et le travail. Donc beaucoup d'entre eux se disent : pourquoi ne pas devenir célèbre avec de la célébrité toute faite ? Ils se glissent donc dans la peau d'une célébrité vacante, et le tour est joué ; Jenifer, par exemple, est d'abord connue pour son anonymat. Elle exprime la revendication actuelle du public à la célébrité. La célébrité pour tout le monde... C'est kafkaïen, et à mourir de rire. Donc c'est un vrai sujet de roman.

La vogue des sosies raconte aussi la panne de créativité du showbiz contemporain...

Actuellement, dans tous les domaines, la célébrité précède l'œuvre. Il faut d'abord se faire remarquer. Ensuite, on tâche de remplir la célébrité de contenu. Un livre, un disque, un film, peu importe. C'est la fameuse phrase de David, à la sortie du "Loft" : "Moi, célèbre, c'est ce que j'ai toujours voulu faire." On trouvera bientôt des jeunes qui, à la question : "C'est quoi ton boulot ?" répondront "Célèbre". L'écrivain, soit dit en passant, est regardé de très haut, dans ce contexte. On m'a déjà dit : "Pourquoi tu te fais chier à écrire ? À la place, tu ferais mieux d'être connu..."

Quel est le profil psychologique d'un sosie ?

Parmi les quarante sosies de Cloclo répertoriés et les 300 à 400 sosies "sauvages" on peut distinguer plusieurs types. D'abord des professionnels purs, qui font ça comme ils seraient dentistes. Ils sont très méticuleux, mais ils tirent le rideau dès qu'ils rentrent chez eux et cessent d'y penser. Pour d'autres, les plus nombreux, c'est un petit hobby, mais sans plus, ils n'en font pas un métier. Une troisième catégorie, la plus fascinante, veut poursuivre la carrière interrompue de Claude François ; ceux-là vont parfois jusqu'à se considérer comme l'avatar d'une réalité nommée Cloclo... Il y a enfin un dernier type, celui dont je me suis inspiré pour mon héros, Bernard Frédéric : il veut affirmer son ego – surdimensionné ! – à travers l'image de Cloclo, tout en estimant que celui-ci, tout de même, est un peu dépassé... Il y a aussi, bien sûr, des mythomanes, qui vous disent qu'à telle date Claude François s'est arrêté sur l'autoroute pour réparer leur roue ; et d'autres sosies qui veulent à toutes fins poursuivre l'œuvre du maître en créant de nouvelles chansons. Ceux-là sont très mal vus. Mais généralement le processus est toujours le même, et assez infantile. C'est le stade ultime de l'amour : devenir la personne qu'on aime. ■

Benoît Poelvoorde

« L'IMPORTANT POUR MOI N'ÉTAIT PAS D'ÊTRE CLAUDE FRANÇOIS, MAIS SON CLONE-SOSIE »

INTERVIEW JÉRÔME BÉGLÉ

Paris Match. Combien de temps avez-vous mis avant de vous glisser dans la peau de Claude François ?

Benoît Poelvoorde. J'ai eu trois mois de préparation à raison de deux heures de danse et de deux heures de chant par jour. Je ne me rendais pas compte à quel point cela allait m'être nécessaire et pénible... Parfois, ce fut un calvaire. Si on m'avait dit avant de commencer le film que ce rôle était aussi difficile et exigeant, je crois que je ne l'aurais pas accepté. Je n'ai aucun rapport à mon corps, et il m'a fallu apprendre à l'apprivoiser. Normalement, le chant est naturel; or, pour les besoins du rôle, j'ai appris à placer ma voix et à la porter.

Il est rare d'aller aussi loin pour un rôle. Cela vous a-t-il posé un problème d'identité ?

Je ne me suis jamais pris pour Claude François. Bernard Frédéric est un personnage mégalomane et égocentrique qui ressemble à Ignatius dans "La conjuration des imbéciles", le roman de John Kennedy Toole. Il me fascine. Son rapport d'idolâtrie est tellement insensé qu'il en devient pathologique. Le plus étonnant, c'est qu'en devenant Claude François, il devient lui-même. Je pensais que ce genre de personnage ne pouvait sortir que de l'imagination de Yann Moix, mais j'en ai croisé lors du tournage. Bernard Frédéric ne fait preuve d'aucune humilité. Il est plus star que la star.

Est-ce difficile à jouer ?

Pas vraiment, car tout est permis. Même le public réclame que l'on aille jusqu'au bout. Au moment où je deviens Bernard Frédéric et que je demande où sont mes boutons de manchette de la foire aux asperges de Tigy, la salle frémît et sait que je vais devenir odieux. Dès lors, ce mec n'a plus de limites.

Vous êtes-vous plongé dans des biographies de Claude François pour ce rôle ?

J'en ai lu quelques-unes par curiosité. L'important pour moi n'était pas d'être Claude François, mais son clone-sosie.

Plus jeune, avez-vous idolâtré quelqu'un ?

Oui, un seul: Serge Gainsbourg. Au point de m'habiller et de penser comme lui. À un moment, je portais même le costume à rayures qu'il avait sur la pochette de l'album "Vu de l'extérieur". J'ai même sonné chez lui, à la porte de son hôtel particulier de la rue de Verneuil. Tous les week-ends, avec mes amis tout aussi fans que moi, nous prenions des cuites en hommage à Gainsbourg. On regardait ce qu'il regardait, on lisait ce qu'il lisait. J'avais 15-16 ans. Malheureusement, je ne l'ai jamais rencontré. Le jour où on a annoncé sa mort, j'ai pleuré. J'ai moins aimé son personnage reggae, lorsqu'il est devenu Gainsbarre.

C'est pourtant à ce moment-là qu'il est devenu une icône...

Justement, c'est peut-être ça qui inconsciemment m'a dérangé. Son revival "Love on the Beat" était un ton en dessous. Pour moi, "Je suis venu te dire que je m'en vais" est l'une des plus belles chansons de tous les temps.

Êtes-vous gêné quand on vous reconnaît dans la rue ?

Non. Je n'ai aucun problème avec ça. Je n'y pense même pas. J'ai un rapport très simple avec le vedettariat. C'est très agréable d'être reconnu, et je déifie quiconque fait ce métier de dire le contraire. Mieux, même, on est presque déçu lorsqu'on ne parle pas de nous ou quand on ne suscite que l'indifférence.

Pourtant, on ne vous reconnaît pas pour ce que vous êtes, mais plutôt pour une partie de ce que vous montrez...

Certes. Mais la plupart du temps on ne sait même pas qui on est vraiment, alors je me garderai bien d'exiger des autres ce que je suis incapable de faire moi-même. Le regard des autres peut nous apporter beaucoup plus sur nous que ce que l'on croit. La reconnaissance est un des relais de ma schizophrénie, et jusqu'à là, elle m'équilibre parfaitement.

Enfant, on imagine que vous étiez la grande gueule et la star de votre école. Vrai ou faux ?

J'étais un enfant joyeux, mais pas turbulent. Je n'étais pas effronté et je ne voulais pas coûte que coûte tenir tête à mes professeurs... Je ne suis pas un fou furieux ni un provocateur. À l'âge de mes 16 ans, ce qui me paraissait le degré ultime de la provocation, c'était justement de ne rien provoquer, de susciter le désintérêt le plus total. Enfant, je dessinais et dormais beaucoup. Il se trouve que j'aimais beaucoup l'école. Son système m'arrangeait car il me permettait de voir mes copains. J'aime toujours les faire rire.

Qu'avez-vous fait comme études ?

Après mon bac, des études de feignant: l'équivalent des Beaux-Arts. À 12 ans, je savais que je ne ferais pas math sup. J'avais le choix entre tourisme, cuisine, technologies du bois et du fer ou dessin. Je trouvais plus honorable de rentrer à la maison avec un crayon qu'avec un fer à souder...

Avez-vous craincé un jour d'être l'homme d'un seul rôle ?

Non. Un rôle efface l'autre. Pourtant, c'est vrai que je joue souvent le même type de personnage. Dans ma grande fresque de la bêtise humaine, j'ai ajouté Bernard Frédéric. Je joue rarement des Prix Nobel de physique qui tombent amoureux d'une jeune fille de 17 ans... ■



LE MOULIN DU SOUVENIR

Cette retraite magique lui avait inspiré «La ferme du bonheur». En 1964, en quête d'une résidence secondaire pour héberger sa famille et recevoir ses amis, Claude achète à un pharmacien cette propriété à une soixantaine de kilomètres de Paris. Prix: 30 millions d'anciens francs. Après sa mort, tous les projets de reconversion se soldent par des échecs. Pillé, laissé à l'abandon, le Moulin renaît en 1998, lorsqu'un couple de boulanger s'y installe. Loin de le transformer en mausolée, ils en font un lieu vivant, où les inconditionnels du chanteur s'aventurent dans le rêve claudien.



DÉSORMAIS MUSÉE, SON REFUGE A ÉTÉ RESTAURÉ JUSQU'AU MOINDRE DÉTAIL

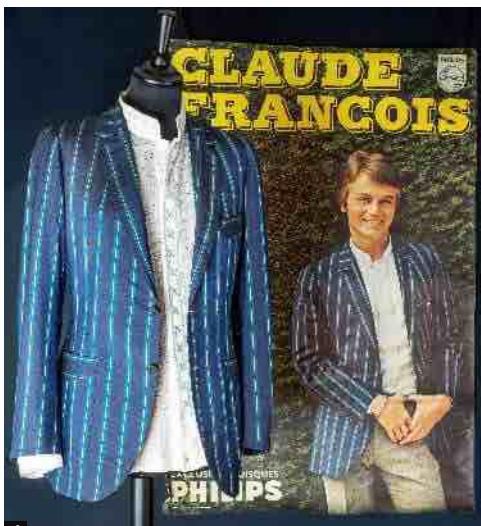
Claude avait fait aménager la rivière, avec écluse, passerelles et cascade. C'est sur le petit escalier en pierre, au centre, qu'il s'asseyait pour écouter le bruit de l'eau. À droite, au-dessus de la roue, la grande baie vitrée, très contemporaine, inspirée par ses séjours à Los Angeles. À gauche, derrière le palmier, la « maison américaine ».

**1**

LE TEMPS S'EST ARRÊTÉ À DANNEMOIS...

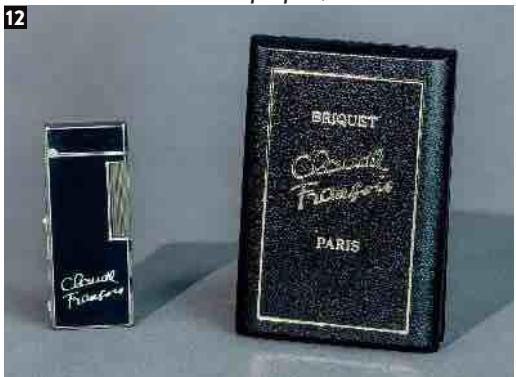
1. Le salon panoramique avec ses banquettes en peau de vache et le tourne-disque intégré dans la table basse. 2. Le piano où a été créé le futur tube « Comme d'habitude » au cours d'une séance de travail avec Jacques Revaux, en 1967. 3. Tomettes, pierres et salon Knoll, au design iconique. Sur la table, la bonbonnière tortue offerte par Michel Fugain, au fond, l'aquarium géant d'eau de mer.

2 3



... OÙ CHAQUE OBJET EST MARQUÉ DE SA PRÉSENCE

4. Des tenues originales reconstituées, comme celle de cette affiche. 5. Cravate et chemise de scène Henri Le Corre, avec patte d'entrejambe évitant le débraillage. 6. Boutons de manchette et bague Cartier comme il aimait en offrir à ses Clodettes. 7. Galerie de costumes, dont celui en satin or (à g.) du vidéoclip de « Dors petit homme ». 8. Un ensemble bleu lamé, souvent porté sur scène. 9. Des cigares Davidoff, réservés aux invités. 10. Ses emblématiques Ray-Ban Aviator. 11. Sa panoplie de bagages Louis Vuitton. 12. Un briquet à son nom, d'inspiration Dupont, qu'il faisait gagner aux lecteurs de « Podium ». 13. Une collection de son parfum, Eau noire. 14. Étui à cigarettes « V. Giscard d'Estaing », reçu à l'Élysée en 1977.





Sa chambre, à l'étage, entièrement reconstituée avec son mobilier d'origine.

La salle de bains aux vasques en marbre bleu qu'il avait fait venir du Brésil.

La piscine, creusée dès l'achat de la propriété, en 1964. Le Jacuzzi fut ajouté par la suite.

LA DEMEURE DE SON CŒUR

DE SON ACQUISITION PAR CLAUDE FRANÇOIS DANS LES ANNÉES 1960 À SA RENAISSANCE COMME LIEU DE PÈLERINAGE, CE DOMAINE TRANSFORMÉ EN MUSÉE INCARNE LE RÊVE D'UNE ICÔNE ET LA DÉVOTION DE SES ADMIRATEURS

PAR ROMAIN CLERGEAT

C'est Brigitte Bardot qui lui suggère l'endroit. En 1964, le chanteur est en pleine ascension mais déjà il voit grand. Il imagine un sanctuaire où il pourrait loger sa famille, travailler, préparer ses spectacles et recevoir ses amis. Cet ancien moulin dans le village de Dannemois, en Seine-et-Oise (aujourd'hui dans l'Essonne) semble idéal. Le domaine s'étend sur 3 hectares, traversés par l'École. Le bâtiment principal, un ancien moulin à eau, offre une surface habitable de 500 mètres carrés. Autour, un vaste parc arboré promet calme et sérénité. Claude François n'hésite pas longtemps : il achète la propriété et se lance dans un vaste projet de rénovation et d'aménagement qui s'étalera sur plusieurs années. Il fait construire une piscine, une salle de projection, une cave à vin, un aquarium géant d'eau de mer avec des poissons exotiques de la mer Rouge, repense le jardin, etc.

À sa mort, le moulin est vendu. Et très mal entretenu. Au point de tomber en ruine par endroits.

En 1998, un couple de boulanger périgourdins, Pascal et Marie-Claude Lescure, apprend que le moulin est à vendre. Fans inconditionnels de Cloco, ils décident de se lancer dans l'aventure et rachètent la propriété. Leur objectif : redonner au moulin son lustre d'antan et en faire un lieu de mémoire dédié au chanteur. Les Lescure découvrent une propriété en piteux état, pillée et vandalisée. Ils se lancent alors dans un travail de restauration titanique. Chaque bâtiment est rénové, le parc est remis en état, la roue du mou-

lin est réparée. Pour la décoration intérieure, ils s'appuient sur des documents d'époque et des témoignages de proches du chanteur pour recréer au plus près l'ambiance qui y régnait de son vivant.

Parallèlement à ce travail de restauration, les Lescure s'embarquent dans une chasse au trésor. Ils parcourent les ventes aux enchères, contactent des proches de l'artiste et parviennent à racheter de nombreux objets lui ayant appartenu : costumes de scène, meubles, objets personnels...

Aujourd'hui, le moulin de Dannemois est ouvert au public et attire chaque année près de 15000 visiteurs. Les fans peuvent découvrir l'univers intime de leur idole à travers une visite guidée qui les mène dans les différents espaces de la propriété. Les objets personnels disséminés renforcent l'impression que l'artiste vient tout juste de quitter les lieux. Une nouvelle salle d'exposition de plus de 100 mètres carrés a été également aménagée pour présenter les costumes de scène emblématiques (et souvent extravagants !) de Claude François.

Chaque année, le 11 mars, date anniversaire de la mort du chanteur, des centaines de fans se rassemblent à Dannemois pour lui rendre hommage. Des concerts, des expositions temporaires, des rencontres avec d'anciens collaborateurs de Claude François sont organisés, et font revivre l'esprit festif.

Bientôt, les appartements privés vont être transformés en hôtel. Permettant aux fans de dormir dans le lit du chanteur le temps d'un week end. Et le lundi au soleil si l'on veut. ■

EXPOSITION



JOSÉPHINE BAKER

LIBRE ET ENGAGÉE

UNE PLONGÉE AU CŒUR DE LA VIE FLAMBOYANTE
ET UNIVERSELLE DE JOSÉPHINE BAKER À TRAVERS
DES CLICHÉS RARES ET DOCUMENTS PERSONNELS

15 JUIN > 3 NOVEMBRE 2024

HÔTEL DE VILLE
DE CAEN

PARIS
MATCH

80^e
Anniversaire
de la Libération
de Caen
1944 - 2024

CAEN
NORMANDIE

HAVAS VOYAGES

VOUS EMMENER PLUS LOIN

Vivre une expérience sur-mesure en Tanzanie.

S'échapper hors des sentiers battus.

Rencontrer les autres et se découvrir soi-même.

Parce que nous voulons tous mieux voyager, et revenir transformés.

📍 ARUSHA



HAVAS-VOYAGES.FR